

LE CENTENAIRE BERTHELOT

Des Français se préparent à célébrer somptueusement le centenaire Berthelot. Naïfs sont ceux qui s'imaginent qu'à cette occasion l'on ne veut fêter que la gloire du savant. Berthelot fut un chimiste; nul ne conteste ses mérites à ce sujet. Mais, d'autre part, les catholiques ne peuvent pas oublier ses doctrines philosophiques et l'appui qu'il donna à la libre pensée. Les fêtes du centenaire terminées, tous les coryphées de la franc-maçonnerie et du bolchevisme religieux se glorifieront des manifestations d'enthousiasme rendues à la mémoire de Berthelot. Une fois de plus, ces fêtes tourneront au détriment de la pensée chrétienne et, les catholiques, en particulier, auront été les dindons de la farce.

Nous n'avons rien à ajouter au remarquable article publié à ce sujet il y a quelques semaines dans le Devoir par notre ami Omer Héroux. Ses remarques étaient justes. Nous les faisons nôtres. Du reste, l'Osservatore Romano a pris la même attitude. Cela doit trancher la question pour les catholiques.

Le comité catholique de l'Instruction Publique a été récemment prié de permettre une célébration Berthelot dans toutes les écoles de la province de Québec. A la suggestion des honorables Thomas Chapais et J.-M. Tellier, le comité catholique de l'Instruction Publique refusa, à bon droit, cette demande. Il faut persister dans cette voie.

Qu'une conférence soit donnée par l'un de nos savants à l'Université Laval et à l'Université de Montréal sur les découvertes scientifiques opérées par Berthelot, tout le

monde, y compris les catholiques, en seront heureux. Mais ne faisons pas davantage.

Une rumeur circule que le gouvernement provincial voudrait patronner ce centenaire, envoyer même en Europe un délégué de la province de Québec. Pareille décision du gouvernement Taschereau chagrinerait ses meilleurs amis. Il y a quelques jours ce même gouvernement Taschereau refusait de voter une allocation pour aider la tenue de notre dernière Semaine sociale. Nous n'avons pas à discuter les motifs de ce refus. Mais il serait étrange que, n'ayant pas de fonds disponibles pour aider une oeuvre aussi nécessaire que celle de la Semaine sociale, le gouvernement Taschereau en trouvât pour prendre part au centenaire Berthelot. Une telle attitude ne lui serait pas pardonnée par les catholiques de cette province.

L'ACTION FRANÇAISE.

« LA GASPÉSIE N'ENTEND PAS MOURIR. »

Notre dévoué directeur-adjoint, M. Esdras Minville vient de lancer ce mot-d'ordre dans le grand public. La *question gaspésienne* mérite l'attention de tous les citoyens du Québec. Nous publierons, le mois prochain, une synthèse de ce problème qui fera réfléchir les plus distraits.

NOS EXCUSES.

Il nous arrive parfois de désirer la richesse. Elle nous permettrait, sans doute, d'élargir l'espace de nos colonnes. Soixante-quatre pages ne suffisent guère au dévouement de nos collaborateurs. De nouveau, nous sommes contraints de remettre à demain, les articles de nos amis Jean Bruchesi, Adjutor Fradette, Gérard Parizeau, et quelques commentaires sur notre *Prix d'Action française* accordé, cette année, aux finissants de nos collèges classiques qui ont le mieux mérité dans l'étude des problèmes nationaux au Canada-français.

Nos excuses les plus sincères.

PROPAGANDE

Elle a beau s'exercer de façon occulte, chacun peut sentir sur notre vie publique une influence lourde et déprimante : celle de la ploutocratie financière. On sait quelle main toute-puissante elle tient déjà sur la grande presse et les politiciens et comme peu de forces et peu de domaines lui échappent. Qu'y a-t-il, par exemple, au fond de cette affaire de cinéma, épidémie morale crasseuse que nous avons tant de peine à secouer loin de nous ? Qu'y a-t-il, sinon un formidable monopole des théâtres affilié à la haute finance, laquelle sait le prestige des grosses bourses ? Soyons-en convaincus : la ploutocratie trouvera chez nous tous les janissaires qu'elle voudra pour accomplir toutes les besognes qu'il lui plaira d'accomplir. On le voit assez par certain journalisme : il n'est pas de race, si noble soit-elle, qui ne traîne en queue son notable contingent de prêts à tout faire.

Contre ces forces de dissolution, un devoir s'impose aux hommes de coeur : celui de fortifier les veilleurs, particulièrement les oeuvres de presse libre, les journaux et les revues qui ont le courage de dénoncer l'ennemi et de garder les consignes de salut. A ceux qui empruntent leurs mots d'ordre à des maîtres occultes et ne prennent conseil que de leur caisse, il faut opposer ceux qui n'appartiennent qu'à eux-mêmes et ne prennent conseil que de leur devoir et de la vérité.

On sait l'oeuvre accomplie, depuis dix ans, par l'Action française. On peut ne pas partager toutes ses idées ;

on rend généralement hommage à sa sincérité. Si elle n'a pas réussi à tout dire, ni même à dire la vérité sur les plus graves de nos problèmes, on lui concède qu'elle a eu ce mérite d'oser les aborder et d'y attacher la réflexion. Par-dessus tout, et c'est le titre qui la rend le plus fière, elle s'est faite le champion des intérêts canadiens-français, intérêts religieux et nationaux. Pour rester fidèles à ce programme, ses directeurs ont enduré patiemment les épithètes de « nationalistes outranciers » ou de « provincialistes étroits », leurs vinsent-elles de milieux où, il n'y a pas vingt ans, l'on reprochait à nos compatriotes de se laisser trop fasciner par la politique fédérale, au détriment des intérêts du Québec. Notre sentiment est que nous vivons en confédération et que si les intérêts généraux du pays comptent assurément pour quelque chose, il est faux cependant que chaque citoyen canadien leur doive accorder la meilleure part de ses activités et de son dévouement. Les provinces et les races n'ont pas à compter d'abord sur le pouvoir fédéral pour leur défense et leur développement; elles doivent compter d'abord sur elles-mêmes. Cela suffit, à nous marquer, en temps ordinaire, la hiérarchie de nos devoirs. Les idées que défend l'Action française, valent-elles la peine d'être défendues? Peu en doutent parmi nos lecteurs, dont fort peu nous lisent par dilettantisme intellectuel. On suit la Revue et l'on s'attache à ses campagnes d'idées pour l'influence qu'on leur prête sur la vie nationale: ce qui veut dire qu'on la lit par sentiment et par conviction, avec la volonté de s'associer à son oeuvre, qu'on croit utile ou nécessaire.

Ces lecteurs sont donc de vrais collaborateurs. Nous

pouvons leur demander du dévouement, une collaboration plus active. Et c'est tout le but des lignes que nous écrivons. Si une Revue comme l'Action française s'impose plus que jamais, ils voudront nous aider à la fortifier. Ce n'est pas assez qu'elle vive; il faut que sa vie s'élargisse, qu'elle atteigne tous les esprits de bonne foi qui attendent d'être éclairés. Dans tout le Canada français, il y a au moins 12 à 15,000 compatriotes qui ont le souci des intérêts de la nationalité. Quelle raison peuvent-ils avoir de ne pas lire l'Action française, la revue qui se fait une spécialité de ces intérêts et qui a groupé autour d'elle notre meilleure élite intellectuelle?

N'est-il pas vrai que, pour s'y abonner, le grand nombre n'attendent que d'être sollicités, de lier connaissance avec la Revue, d'en parcourir un ou deux numéros? Lequel de nos lecteurs nous refusera ce service? Les abonnés que nous possédons aujourd'hui ne nous sont pas venus par une autre voie. Ce n'est point par une sollicitation payée que l'Action française s'est fait sa clientèle de lecteurs; c'est par le libre dévouement, par la sollicitation personnelle et gratuite. Si elle a pu traverser victorieusement la période difficile de ses débuts, c'est qu'en chacun de ses abonnés elle put trouver un propagandiste.

Aujourd'hui, qu'elle veut franchir une autre étape, s'égaliser à une tâche qui grandit chaque jour, nous le disons tout net; l'Action française ne peut compter sur d'autres moyens de propagande. A des hommes qui, depuis dix ans, tiennent ici la barre, qui, pour maintenir cette oeuvre de défense et d'action nationales, prélèvent sur des vies très occupées, des heures de travail souvent

pénible, peut-on demander légitimement plus qu'ils n'ont fait et veulent continuer de faire? Au surplus, ce n'est point pour eux qu'ils tendent la main. On sait que cette oeuvre d'action française n'a guère servi leur intérêt personnel. Ce n'est point par la pensée libre et la presse indépendante qu'en ce pays particulièrement l'on s'ouvre l'avenue des honneurs et des fonctions opulentes. Le désintéressement et le travail ne s'imposent-ils jamais qu'aux mêmes? Pourquoi toujours ceux-ci et pourquoi pas les autres?

Nous espérons donc que, d'ici quelques mois, chacun de nos abonnés voudra se faire, comme à l'heure généreuse de nos débuts, actif propagandiste. Il faudrait que l'Action française pût augmenter de 50% sa circulation. Espoir ambitieux, dira-t-on? Mais que ne peut justifier le dévouement de nos amis si, comme jadis, ils veulent bien nous donner le coup d'épaule?

En attendant, pour le zèle qui aurait besoin d'un stimulant, voici les conditions d'un concours que nous instituons:

I — DURÉE. Du 1er septembre au 31 décembre 1927.

II — RÉCOMPENSES. *Pour le même propagandiste:*

1o *Quatre abonnements nouveaux donnent droit à recevoir l'Action française gratuitement pendant une année.*

2o *Huit abonnements nouveaux donnent droit à \$5.00, payables en volumes.*

3o *Douze abonnements nouveaux donnent droit, à une année gratuite d'abonnement à l'Action française et à \$5.00 payable en argent ou en volumes, au choix du propagandiste.*

4o Pour tout propagandiste qui, au 31 décembre 1927, aura recueilli plus de *douze* nouveaux abonnés, il sera accordé 50% de commission, soit \$1.00 pour chaque nouvel abonnement.

5o La distribution des récompenses se fera, le concours terminé.

III — AVIS IMPORTANTS:

1o Prix de l'abonnement: \$2.00 par année au Canada et à l'étranger. Les abonnements s'inscrivent de juillet à juillet ou de janvier à janvier.

2o Tout chèque doit être fait payable au pair à Montréal, à l'ordre de la *Librairie d'Action française Itée*, et adressé au No 1735, rue Saint-Denis, Montréal.

L'ACTION FRANÇAISE.

LE SCANDALE DE JÉSUS, par E. B. Allo (Collection de la vie chrétienne, chez Bernard Grasset).

Voici le premier volume d'une série qui s'adresse aux gens que ont le temps de tout faire, sauf de s'instruire du principal qui est la religion. Dans l'ouvrage du Père Allo, professeur à l'Université de Fribourg, l'on trouvera un exposé clair et sûr de toutes les questions essentielles, actuellement controversées sur la vie et la personne de Jésus. Préparée pour le public français ou européen, cette collection devrait être la bienvenue chez nous où la science religieuse simplement moyenne est presque un miracle parmi nos laïcs réputés instruits. Que d'incrédulités précoces et fanfaronnes n'ont d'autre cause qu'une ignorance phénoménale des vérités élémentaires du catholicisme! L'ouvrage du Père Allo n'a rien des allures d'une *Somme*. Simple in-12 de 276 pp. et d'un caractère typographique fort agréable, il devient presque abordable même aux plus paresseux.

L. G.

NOS DOCTRINES LITTÉRAIRES

La question d'une littérature canadienne possible, disputée autrefois, ne se pose plus. Nos lettres se développent, elles acquièrent un caractère plus personnel à mesure que notre peuple, prenant conscience de lui-même, tend vers une activité intellectuelle qui lui soit propre. La littérature est l'expression sensible de la pensée d'un peuple, et le nôtre, s'il n'a trouvé encore les formes d'art qu'il souhaite, persévère dans sa volonté d'y atteindre. Nos lettres seront le miroir où se réfléchiront l'âme de la nation, sa manière de penser, de sentir, de réagir en face de la nature et de la vie. Or, le premier trait caractéristique de notre peuple, c'est bien sa foi intense, son attachement au catholicisme. De plus, selon la définition de M. Antonio Perreault, notre race est « apparentée par toutes les fibres de son âme à la race française, et caractérisée par des traits empruntés à la terre canadienne. »¹ Cette littérature que nous désirons, à laquelle nous travaillons, elle sera donc catholique, française et canadienne.

Elle sera catholique, car l'idée catholique ne se sépare point de l'idée canadienne-française. Notre peuple est né d'une pensée d'apostolat, sa mission fut toujours de porter en avant le flambeau de la foi, en Amérique d'abord, dans le monde ensuite, par l'action de ses missionnaires. Il est donc naturel, chez un peuple comme le nôtre, que les arts et les lettres témoignent d'une foi profonde. Et ce, aujourd'hui plus que jamais, maintenant que les hommes de l'élite, les chefs spirituels compren-

¹ Enquête de l'Action française: *Notre avenir politique*, 1922.

nent davantage la valeur sociale du catholicisme. Car il s'est produit chez nous, il y a une vingtaine d'années, un réveil intellectuel marqué, au cours duquel la nécessité d'un sentiment national, imprégné de sens catholique, est apparue urgente. Les écrivains canadiens, pour peu qu'ils comprennent le rôle et l'influence qu'ils sont appelés à exercer, se doivent de penser, d'écrire, d'agir comme des hommes de foi. Nous disons agir, et nous insistons sur le terme, car l'écrivain, chez nous, se double d'un homme d'action; le dilettantisme élégant n'est pas de mise, pas plus que l'art pour l'art, dans un pays comme le nôtre, tout de rudesse et de force, où la lutte fut toujours la loi du moment, lutte contre la nature et contre l'indigène, lutte contre l'envahisseur, contre la persécution incessante du conquérant. Nos lettres seront catholiques, écrit encore l'abbé Lionel Groulx, parce que, « dans un pays aux croyances si diverses, c'est un devoir de nos esprits de confesser le Christ, l'Évangile et l'Église; parce que c'est diminuer sa pensée que de la vider de sa substance religieuse, et que c'est mal servir l'Art que de le découronner de la vérité. »²

Notre littérature sera française. Dans un article qu'il donnait à l'*Action française*, en 1922, le Père Ceslas Forest, O. P., écrivait: « Pour conserver notre âme nationale, pour mettre notre vie intellectuelle en harmonie avec elle, il faut que nous fassions de la France, selon une expression connue, notre patrie intellectuelle. »³ La province de Québec, gardons-nous de l'oublier, est une province éloignée de la vieille France. Les Canadiens sont français de sang. Leur langue est française, moins

² L'*Action française*, février 1917.

³ Enquête de l'*Action française*: *Notre avenir Politique*, 1922.

affinée peut-être que celle-là qui nous est donnée comme article de Paris, mais c'est un français pur, si nous savons le protéger des infiltrations saxonnes, qui sonne bon et franc. Si canadiennes qu'elles soient par l'inspiration, nos lettres, d'expression française, feront partie du grand tout de la littérature française. De plus, c'est vers la France, invariablement, que la pensée canadienne se tourne, comme vers le seul foyer de culture qui soit en harmonie avec ses aspirations. C'est à la France qu'elle demande des directives spirituelles, à cette France qui, depuis des siècles, a donné les plus beaux fruits du génie latin. Là-dessus, la doctrine de l'*Action française* n'a jamais varié. Et ce n'est qu'en dénaturant cette doctrine que l'on a pu nous prêter parfois le parti pris de nous ne savons quel isolement intellectuel, où la pensée canadienne, repliée sur elle-même, et satisfaite de ses indigences, aurait brisé avec ses racines spirituelles.

Catholique et française dans son essence, notre littérature sera canadienne dans ses réalisations. Cela veut dire que nos livres, faits par des Canadiens, s'attacheront à rendre l'âme de nos gens, à peindre et à interpréter le milieu où ils vivent, les paysages qui les entourent, de façon si précise, et si impérieuse, qu'il ne saurait y avoir de doute, dès le premier contact, sur la nationalité de leurs auteurs. Inconsciemment, dans certaines couches sociales, mais intensément chez ceux des nôtres qui réfléchissent, le désir a surgi d'une véritable autonomie, pourrait-on dire, dans le domaine des arts et de la pensée. De plus en plus, on a le désir de *faire* canadien, on nourrit l'orgueil de donner à sa vie, à ses institutions, aux choses même du commerce, de l'industrie, un caractère distinctif, qui dise la jeune puissance d'un peuple en pleine évolution ascendante, fier des énergies qui

sont en lui, confiant que l'avenir lui appartient. Les nôtres sentent que, s'ils veulent être assurés de survivre, ils doivent tendre vers cette virilité intellectuelle qui devient, à un moment donné, la marque des peuples adultes. ⁴ Ils savent aussi que le livre, le journal, la pensée écrite sera parmi les premières manifestations de cette virilité.

« Il y a trois siècles, écrit encore le P. Forest, que nous sommes un peu gêné de citer si abondamment, il y a trois siècles que le pays agit sur le type français. Etablis dans des régions si différentes de la France, en perpétuel contact avec les Anglais, soumis à des conditions de vie absolument nouvelles, il ne se peut pas que nous n'ayons été profondément modifiés. Et puis, on ne peut faire qu'il n'y ait un siècle et demi d'histoire entre la France et nous; un siècle et demi de crises politiques, intellectuelles, pour la France, et, pour nous, de lutte obscure pour notre survivance. La France continue une histoire plusieurs fois séculaire, et nous commençons à peine la nôtre. Nous avons des souvenirs, des intérêts, des préoccupations et des espoirs qui ne sont plus tout à fait les mêmes. Si donc l'âme canadienne est une âme française, elle est une âme française avec des caractères distincts, particuliers, dont on doit tenir compte dans l'organisation de notre vie intellectuelle. » ⁵

C'est cette âme française, mais acclimatée au pays, que nos artistes devront exprimer. Et c'est ici que se pose la question : par quel moyen pratique, immédiatement à leur portée, les écrivains canadiens réaliseront-ils leur grand rêve ?

⁴ Cf. P. Forest, O. P., article cité.

⁵ Article cité.

* * *

Une littérature canadienne fortement caractérisée, qui garderait son originalité propre dans la littérature française, n'est possible, semble-t-il, que si nous savons nous mettre à l'école de la décentralisation, si, en d'autres termes, nous acceptons une discipline franchement régionaliste. Nous n'avons pas intérêt, comme peuple, à produire des oeuvres qui se confondent avec les oeuvres françaises de même rang. Notre pays sera toujours une province intellectuelle de la France; c'est comme écrivains de cette province que nous devons nous distinguer des autres. Le régionalisme littéraire n'est pas seulement un mot. Il consiste, disait Barrès, à dégager la nuance d'âme particulière à chaque pays. C'est une doctrine vigoureuse, pleine de sève, vers laquelle se tournent, dans un même pays, ces groupements homogènes, de formation et de culture personnelles, qui désirent participer, avec un apport original, à la vie intellectuelle de la nation. C'est de ce côté, écrivait récemment M. Armand Praviel, parlant pour la France, que « notre littérature épuisée peut retrouver une verdure, une jeunesse nouvelle. »^o Disons que chez nous, qui ne sommes pas seulement une province intellectuelle de la France, mais une province séparée, autonome, douée d'une existence nationale qui nous est propre, le régionalisme devient synonyme de littérature nationale. Il n'a pas d'autres sens à l'*Action française*. Le régionalisme est partout, et de plus en plus, en faveur. Rappelons en passant : pour l'Espagne, le régionalisme catalan ; pour la Belgique, le régionalisme wallon ; pour la France, ces différentes formes

^o Armand Praviel : *Provinciaux*, Paris.

de régionalisme, ou de provincialisme littéraire, qui donnèrent toute une floraison d'oeuvres, dont, au premier rang, cette merveilleuse *Mireille* de Mistral.

Au Canada, malheureusement, ce seul mot de régionalisme respire une odeur de bataille. Nous avons eu nos ennemis du régionalisme, qui, détestant le mot plutôt que la chose, qu'ils comprenaient d'ailleurs mal, étaient toujours prêts à partir contre lui en campagne. On en rétrécissait la doctrine pour la mieux pourfendre et on la tenait responsable de tous les avortements littéraires. On brouillait tout, tenant le régionalisme pour synonyme de folk-lore, ou d'études de vieilles moeurs canadiennes, comme s'il n'était pas et ne voulait pas être synonyme de littérature canadienne tout court. Mais nous sommes loin de la querelle entre régionalistes et exotiques; ne la ressuscitons pas. Les uns et les autres cherchaient une forme d'art propre à enrichir notre avoir littéraire. Disons seulement que les derniers, si désintéressés qu'ils fussent, avaient pris le chemin le plus long pour atteindre au même but que leurs amis régionalistes, et peut-être même pour ne point l'atteindre du tout.

Le régionalisme a donné des fruits, à l'étranger encore plus que chez nous, et les écrivains canadiens, chaque jour davantage, sentent que le salut est de ce côté. C'est M. Louvigny de Montigny qui écrit: « Débarassons-nous donc de ces clichés d'exotisme et de tous ces procédés hétéroclites qu'il est d'ailleurs si malaisé d'utiliser à coup sûr... Nos jeunes littérateurs n'arriveront à rien en s'écartant de la nature canadienne... »⁷ C'est, au cours d'une enquête restée célèbre, M. Antonio Perreault qui donne cette direction: « Souhaitons que nos

⁷ L. de Montigny, préface de *Maria Chapdelaine*.

écrivains étudient tout d'abord les faits et la nature de notre pays, regardent nos lacs et nos montagnes... Ils formeront ainsi leur âme canadienne. C'est ainsi, en tout cas, qu'ils aideront le sens national à se maintenir; ce sentiment patriotique ne saurait s'accommoder d'une autre conception de notre littérature.»⁸ M. l'abbé Groulx, ce grand semeur d'idées, n'hésite pas à dire de son côté: «Grâce à Dieu... notre littérature de demain, catholique et française, promet de se faire bravement régionaliste... Souhaitons que l'on s'avise une bonne fois de la richesse de la matière canadienne et de la nécessité d'œuvres urgentes.»⁹ Enfin, on a vu un jeune écrivain comme M. Robert de Roquebrune, l'ancien directeur du *Nigog*, un des chefs de notre mouvement exotique, nous donner de Paris, où il vit depuis quelques années, deux romans canadiens, *Les Habits rouges* et *D'un océan à l'autre*, œuvres de valeur inégale, si l'on veut, mais qui s'inspirent de la doctrine régionaliste.

Ce retour au bon sens était inévitable. Nous ne pouvions toujours piétiner sur place, tourner dans un cercle, nous acharner à tracer un sillon où la semence ne germerait point. Nous ne voulons pas dire, loin de là, que des tentatives exotiques comme le *Paon d'Email*, de M. Paul Morin, ou *Poèmes de Cendre et d'Or*, du même, sont à dédaigner. Elles sont ce que nous avons de mieux en fait d'art ciselé. Mais le livre exotique, même fait de main de maître, reste un livre d'inspiration étrangère, qui n'est pas, au vrai sens du mot, une contribution à la littérature nationale. D'ailleurs, l'exotisme n'est qu'un genre, un genre en voie de disparition. Il a pu avoir sa

⁸ Article cité.

⁹ Article cité.

raison d'être, à certains moments, quand les moyens de communication entre les continents étaient médiocres, les échanges entre les différents pays difficiles, que l'Orient gardait, pour tout le monde occidental, un charme fait de mystère et d'étrangeté. Les Français eux-mêmes ont perdu beaucoup de leurs illusions exotiques. « En vérité, écrit Ernest Babut, la littérature exotique n'a encore été jusqu'à présent qu'une foire aux images. »¹⁰ Et M. Louis Bertrand résume comme suit le problème : « D'ailleurs, à mesure que nous avançons, je suis persuadé que les générations nouvelles comprendront de moins en moins ce que l'on entendait autrefois par exotisme ou couleur locale. Il n'y a plus d'exotisme depuis que le premier venu peut parcourir la planète en paquebots et en chemins de fer et que les mœurs et les usages tendent à se rapprocher partout. »¹¹

L'écrivain n'exprime bien que ce qu'il connaît. L'écrivain canadien né au Canada, qui vit dans son pays, le comprend, en sait l'histoire et les luttes, qui saisit l'âme de la race, cette âme complexe, faite de beaucoup de foi, d'un peu de tristesse, de gaieté aussi, d'un grand fond de volonté et d'énergie, cet écrivain, mieux que tout autre, est préparé pour écrire des choses de chez nous. Il lui suffit de coordonner, de savoir utiliser où il convient, chacun en leur temps, les éléments qu'il a entre les mains. Un étranger comme Louis Hémon viendra vivre au pays de Québec pour s'adapter, pourrait-on dire, au pays et au peuple à qui il demande la matière d'un livre. Cette méthode est la seule bonne si l'on veut atteindre à ce caractère de vérité, et comme dit Paul

¹⁰ Ernest Babut : *Cahiers indo-chinois*, 5ième cahier.

¹¹ Cité par Cario et Régismanset : *L'Exotisme*, Paris, 1911.

Bourget, de *crédibilité*, sans quoi l'oeuvre risque de paraître factice. On connaît le mot d'*Alphonse de Chateaubriant*, l'auteur de ce chef-d'oeuvre régionaliste qu'est *La Brière*: « Pour écrire ce livre, (*La Brière*), j'ai vécu parmi les Briérons pendant plusieurs mois chaque année, parcourant le pays jour et nuit. Durant tout ce temps, j'ai pu m'assimiler la vérité profonde de l'âme, des moeurs et du paysage. »¹² Comme il y a loin de ce procédé à celui des artistes qui prétendent peindre le Japon ou la Chine de leur cabinet de travail, s'inspirant de récits, de dragons de cuivre ou de kakémonos fabriqués pour l'exportation.

A-t-on songé à ce que Loti lui-même, l'*exotiste* moderne par excellence, doit à cette méthode du contact direct ? Loti, exotique, est probablement un des écrivains français qui appliquèrent avec le plus de bonheur les théories régionalistes. Ses pages les plus célèbres doivent leur originalité, non pas à l'apport oriental, mais aux qualités régionalistes qui sont en lui. L'écrivain régionaliste met son pays dans ses livres ; il dit la nature, les moeurs de cette partie de terre qui est son *chez soi*. Or Loti, depuis l'enfance, depuis cette *prime jeunesse* tant regrettée, n'a guère de *chez soi* sur la terre ferme. Officier de marine, par goût et par profession, la mer devient bientôt son véritable milieu. Cette mer, il la connaît. Il l'a vue calme, en colère, de jour et de nuit, il l'a vue illuminée de soleil, noire sous l'orage, à l'orient, à l'occident, à l'équateur. Peu à peu, c'est dans son évocation de la mer que l'art de Loti atteint à son plus haut degré de perfection. Ses livres les plus vivants, les plus vrais, sont ceux de la mer, *Pêcheur d'Islande*, *Mon frère*

¹² Frédéric Lefèvre: *Une heure avec ...* 1ère série.

Yves, Matelot. Si l'on trouve dans son oeuvre cent descriptions de la mer, il n'en est pas deux qui se ressemblent, et chacune d'elles a sa valeur d'art. C'est ainsi que Loti, de façon indirecte si l'on veut, prend figure d'écrivain régionaliste.

Le premier devoir de l'écrivain canadien est donc de connaître son pays, le sujet qu'il entend exploiter, les matériaux épars qu'il réunira autour de lui, qu'il fondra dans ce tout ordonné qu'est l'oeuvre littéraire. Son attention se portera d'abord vers l'histoire, car c'est surtout par l'histoire, selon l'expression de M. Léo-Paul Desrosiers,¹³ que l'on réussira à nationaliser vraiment la littérature canadienne. Il faut se garder, en littérature comme en art, de briser les liens qui unissent les hommes d'aujourd'hui aux générations disparues. Nous sommes étroitement liés au passé. Le présent perd immédiatement de sa valeur si nous l'isolons de tout ce qui fut avant nous, de ce qui nous aida à devenir ce que nous sommes. Or, écrit encore l'abbé Groulx, « nous nous promenons en aveugles dans un paysage de beauté et de souvenirs. Si nous songions aux cicatrices que la patrie porte encore à son visage aimé, aux leçons d'énergie qui jaillissent du sol devenu producteur de blé! »¹⁴ Ce sol, il importe de le connaître, de l'aimer mieux en le connaissant mieux. Il faudra se pencher, pour y arriver, sur ces sciences qui rebutent au premier abord, et qui s'appellent la géographie, physique et humaine, la géologie, la topographie; il faudra se familiariser avec le milieu à décrire, le peuple qui l'habite, la langue que parle ce peuple.

¹³ L'*Action française*, février 1919.

¹⁴ Article cité. Cf. *Dix ans d'Action française*, Montréal 1926

Ce travail fait dans les choses d'ordre général, on passera à celles d'ordre plus immédiat. L'écrivain étudiera soigneusement, dans la grande, la petite patrie qu'est la sienne, ou celle qu'il adopte pour les fins de son oeuvre. Il la situera dans l'histoire et la région, se pénétrera de la chronique régionale et locale. Il sera curieux, et cela importe, des flore et faune du milieu exploité. Il voudra parler avec connaissance des essences forestières, des fleurs dans les champs, des légumes dans les jardins; il connaîtra les bêtes qui animent les broussailles, les oiseaux qui nichent dans les taillis ou le faite des granges, les poissons des rivières et des lacs, les insectes qui infestent l'air, mangent les feuilles, fourmillent sous les pierres.

* * *

Telles sont, dans l'ensemble, les idées que professe l'*Action française* à l'endroit des lettres canadiennes et, par ricochet, des arts plastiques. On conviendra que pareille doctrine n'a rien de rigide. Crier à l'antinomie entre le thème régionaliste et le thème général ou humain, c'est s'abandonner à de la haute fantaisie. Pour nous en tenir au roman, en quoi des romans régionalistes comme *Maria Chapdelaine* ou *La Campagne canadienne*, qui impliquent l'étude d'âmes canadiennes, interdisent-ils à l'écrivain des études de psychologie générale? A quelques-uns, il est possible, cependant, que cette doctrine paraisse trop particulariste, mais nous avons pour nous qu'elle est fondée sur la raison, la discipline de l'esprit. Nous serions bien malhabiles de chercher par des chemins détournés les directives que nous offre, toutes éprouvées, l'expérience. Nous ne condamnons pas ceux qui tra-

vailent dans un autre sens, qui cherchent ailleurs la lumière; chacun est libre de se diriger où il veut, pourvu que le but s'accorde avec le devoir. Mais nous croyons que les jeunes écrivains arriveront plus sûrement au succès, sachant se pencher sur le pays, que ceux-là, le front plein de rêves, qui disperseraient leur force et leur talent dans la poursuite du mirage. « Animatrice du sens national, dit M. Antonio Perreault, notre littérature devra s'enrichir d'expressions, de sensibilité, d'images et de pensées inspirées par les hommes et les choses du pays canadien ». ¹⁵ Toute notre doctrine tient dans ces quelques lignes, qui résument en quelque sorte les pages qui précèdent. Une littérature n'existe que si elle exprime, avec une originalité puissante, le génie d'un peuple. Mettrons-nous ou ne mettrons-nous pas, sur des oeuvres d'art, l'empreinte du génie national? Notre problème littéraire ne se pose pas autrement.

Mistral, le grand félibre, interrogé un jour, vers 1894 sur les idées qui pouvaient sauver la France de la désorientation intellectuelle dont elle souffrait alors, formula ainsi sa réponse: le remède, « c'est de remettre dans les coeurs le goût des *causetos de l'oustau*, l'amour matériel du sol natal, le respect de la langue, des moeurs et des traditions ancestrales, et dans les têtes le sentiment intime du génie de la race. Rouvrez ces sources de sentiment et de pensée, et tout en sera rafraîchi, la littérature et l'art, comme la conception de la vie et la notion du devoir. Et si le feu sacré du grand patriotisme s'éteignait, c'est sur l'autel des petites patries qu'on trouverait à le rallumer. On est d'autant plus

¹⁵ Article cité.

Français qu'on est plus provincial, au bon sens du mot. »¹⁶

Il y a là tout un programme, qui s'applique merveilleusement au Canada français et à sa littérature. Nous faisons nôtre la conclusion, l'adaptant à notre cas : on est d'autant plus Français qu'on est plus Canadien. Et nos lettres seront d'autant plus françaises qu'elles seront plus canadiennes, d'autant plus canadiennes qu'elles seront plus catholiques. Ce que nous réalisons dans le sens d'une littérature franchement canadienne, pour la gloire de notre pays, le sera pour la gloire de la littérature-mère, celle de la vieille France, que jamais nous n'avons cessé d'aimer.

L'ACTION FRANÇAISE.

DIMANCHE vs CINÉMA.

L'enquête sur le cinéma est finie. Mais le devoir des pères et mères de famille soucieux de l'avenir de leurs enfants, le devoir des catholiques attachés à leur foi et au maintien de nos traditions, continue. Il est même plus urgent que jamais. Car la parole est maintenant à nos gouvernants, c'est-à-dire à ceux que nous avons élus, qui nous représentent, qui doivent parler et agir en notre nom. Il faut donc leur dire hautement ce que nous pensons et ce que nous voulons. Or sur la question du dimanche le devoir des catholiques est tout tracé. Ils n'ont qu'à suivre les directions de leur évêque, qu'à les appuyer, qu'à s'efforcer de les faire triompher. C'est ce que rappelle avec logique et vigueur le curé de la cathédrale de Montréal, M. le chanoine Harbour, dans une brochure que vient de publier *L'Oeuvre des Tracts*. C'est un vibrant mot d'ordre, c'est une direction claire et ferme appuyée sur les plus hautes autorités que contiennent ces pages. Il faut les lire, les répandre, s'en pénétrer et... se mettre à l'oeuvre. La brochure ne se vend que 10 sous l'exemplaire franco, \$6.00 le cent. S'adresser à l'*Action Paroissiale*, 4260, rue de Bordeaux, Montréal.

¹⁶ Cité par Eugène Lintilhac : *Les Félibres*, Paris, 1895.

“NOS HUMANITÉS”

« L'isolement favorise la tâche que je me suis fixée : c'est de soustraire à la disparition quelque expérience d'une longue vie, non pas des songeries, mais les demi-solidités de cinquante ans de poésie. » Cette belle parole de Maurice Barrès chantait à mon esprit au moment de refermer le livre que monsieur le chanoine Georges Courchesne vient de publier sur « Nos Humanités. »¹

Elaborées dans la solitude qu'affectionne M. le Principal de l'École Normale de Nicolet, rédigées dans le recueillement du cabinet de travail, ces pages nous apportent plus que des demi-solidarités, elles nous révèlent toute la poésie et la conviction d'une vie de dévouement au service des âmes et de zèle à toutes les tâches que le devoir lui a assignées. Résultat de longues méditations et écrit avec amour pour les élèves de l'École Normale Supérieure de Québec, cet ouvrage de pédagogie n'est pas oeuvre de dilettante, mais il fournit au monde des éducateurs un instrument précieux de labeur et lui livre le résultat d'expériences et de recherches consciencieuses.

Parmi nos maîtres d'enseignement secondaire, plus d'un sans doute aurait pu nous donner une oeuvre digne d'éloges, mais nous n'en savons guère qui seraient capables de le faire avec plus de sûreté et de solide documentation que M. Courchesne. A peine élève du Grand Séminaire, il devenait professeur de Rhétorique et se ga-

¹ Un vol. in-8, XII-720 pages avec préface de Mgr C. Roy, recteur de l'Université Laval. Prix : \$2.00. En vente à notre librairie.

gnait immédiatement l'affection des jeunes auxquels il apportait toute l'ardeur d'une âme apostolique servie par une intelligence très vive et une volonté énergique. Après des études à Rome et à Fribourg, il continuait, pendant près de quinze ans, la même besogne et nombreux sont les anciens de Nicolet qui retournent avec confiance vers le maître toujours prêt à les guider et à les encourager. C'est que M. Courchesne s'intéresse à toutes les questions qui passionnent la jeunesse, et, de son cabinet de travail, il suit toutes les manifestations qui regardent la religion ou la patrie.

Il fut un des premiers à soutenir les débuts de l'A.C.J. C. et il n'a jamais hésité à lui fournir l'appui de sa parole. Champion convaincu des « Semaines Sociales », à maintes reprises il y a exprimé de nobles idées et scruté de délicats problèmes. Il n'a pas craint de consacrer une large part de ses vacances à prêcher des retraites fermées, et il y a orienté bien des vocations religieuses ou sacerdotales. Il se donne sans compter aux âmes qui viennent à lui, et, sous une parole un peu froide et un extérieur réservé, on sent l'exubérance d'une vie préoccupée de remplir le sublime idéal qu'elle a conçu.

Le prêtre éducateur dont l'existence est consacrée à la formation de futurs professeurs et l'esprit ouvert à toutes les idées généreuses, ne pouvait nous présenter une oeuvre banale. Aussi l'apparition de « Nos Humanités » a-t-elle été saluée avec joie et bien peu de livres, chez nous, ont suscité un plus vif intérêt. C'est qu'en effet cet ouvrage fait honneur non seulement à l'écrivain qui l'a rédigé, mais à notre enseignement classique tout entier. Montrer les bases solides sur lesquelles celui-ci repose, exposer les avantages de la culture que reçoivent

nos enfants, c'est accomplir un travail fort utile et auquel « L'Action française » doit l'hommage de son admiration.

Par sa belle tenue littéraire et scientifique, par l'abondance de sa documentation et la solidité des études qu'il renferme, le livre de M. Courchesne peut figurer avec distinction à côté des meilleurs traités de pédagogie dont se glorifient les pays d'Europe. Nous sommes fiers de constater qu'il est dû à la plume d'un professeur de carrière. Parce que les maîtres de nos collèges vivent dans le recueillement de leurs cellules, penchés sur les copies de leurs élèves et préoccupés de la formation qu'ils veulent donner à leurs disciples, trop volontiers on les croit indifférents à ce qui se passe dans le monde des lettres ou des sciences, et on oublie que la littérature canadienne leur doit quelques-uns de ses meilleurs ouvrages.

S'ils manifestent une sage défiance pour les théories de telle école décadente ou de telle chapelle littéraire, ils ont le culte des chefs-d'oeuvre de toutes les époques et ils admirent la belle ordonnance classique en même temps que les productions modernes. C'est ainsi qu'ils tournent vers les hautes pensées et les immortelles beautés l'âme des adolescents qui leur sont confiés. A cette noble tâche d'éveiller l'enthousiasme et le culte de la poésie dans le coeur des jeunes, on peut bien parfois récolter le sourire de quelques blasés, mais on conserve le respect de ceux en qui on a laissé le souvenir d'inoubliables moments et le goût du beau sous toutes ses formes.

* * *

Telles sont quelques-unes des pensées qu'inspirera à nos hommes cultivés la lecture de « Nos Humanités. »

Mais elle fera plus encore, nous en sommes certains. Elle dissipera bien des préjugés en montrant le rôle que doit jouer chez nous l'enseignement classique et l'inanité des objections qu'on soulève contre lui. Elle procurera au lecteur un autre avantage encore plus important en lui fournissant les notions de saine pédagogie indispensables à tout père de famille qui veut s'intéresser de près à l'éducation de ses enfants. Il pourra mettre en pratique au foyer les sages conseils que l'expérience donne à ceux qui ont charge de diriger la jeunesse. Quelques chapitres de la seconde partie semblent plutôt s'adresser uniquement aux professeurs de nos collèges, mais, on l'a fait remarquer avec justesse, plusieurs parents soucieux de surveiller les études de leurs fils y trouveront le moyen de contrôler de plus près le travail de leurs enfants et de seconder les efforts des maîtres qui les instruisent.

M. Courchesne, en faisant oeuvre de pédagogue, n'a pas perdu les dons qui le distinguent, et il a su mettre dans ce volume l'esprit d'observation et le jugement dont il fait preuve. Ceux qui le connaissent trouveront peut-être qu'il a moucheté son fleuret, mais on croira sans peine que si les pointes de malice n'ont pas passé dans l'ouvrage, elles se retrouvaient sur les lèvres du professeur à l'Université Laval.

Nous serions tenté de reprocher à M. Courchesne d'avoir dérobé trop discrètement sa personne devant l'imposant défilé des auteurs sur lesquels il appuie la doctrine qu'il nous expose. La citation, nous le savons, a été souvent choisie entre dix autres, pour donner une solution plus sûre au problème étudié. Excès de modestie qui n'enlève rien à la valeur de l'ouvrage, mais qui rend parfois un peu fatigante la lecture de certaines

pages où abondent les références. Bientôt nous retrouvons l'écrivain et nous goûtons davantage la prudence de sa sagesse et la belle ordonnance de sa pensée.

Il est un souci qui ne laisse jamais M. Courchesne, c'est la préoccupation de sa mission de prêtre-éducateur. A chaque page on aperçoit la belle figure du ministre de Jésus-Christ, épris de l'amour des âmes et de son pays. Belle et profonde leçon où nous reconnaissons non seulement l'auteur, mais grand nombre des pieux maîtres dont s'honorent nos collègues classiques.

* * *

« Nos Humanités » comprennent deux parties : la méthodologie générale et la méthodologie spéciale. La première constitue un véritable traité d'éducation et étudie les lois communes à tout enseignement. Le chapitre initial est consacré au professeur. Dans les qualités que requiert de lui la saine pédagogie, on constatera aisément en quelle estime nous devons tenir les maîtres auxquels on demande de telles conditions. D'ailleurs ceux-mêmes qui dénigrent notre enseignement classique trouveront, dans leurs souvenirs de collègue, des figures de professeurs où ils reconnaîtront sans difficulté les traits décrits par M. Courchesne. Nous ne saurions lire sans une légitime émotion ces pages qui rappellent tant de générations de maîtres qui ont ainsi gardé devant leurs yeux l'idéal du professeur et qui, prisonniers volontaires d'une tâche qu'ils accomplissent avec amour, ont consacré toute leur existence à la formation des jeunes. Leur seul souci a toujours été de préparer à la vie les adolescents auxquels ils donnaient le meilleur d'eux-mêmes, et ils n'ont pas perdu de vue le beau mot de Pasteur : « Je

voudrais que tout professeur dans sa classe se dît : Comment ferai-je pour élever aujourd'hui plus haut qu'hier l'esprit et le coeur de mes élèves ? »

Mais l'ouvrage est surtout destiné à nous faire connaître ce que le professeur doit donner aux enfants qui reçoivent de lui leur formation, et, dans les pages suivantes, l'auteur étudie l'élève. Les trois chapitres sur la formation générale de l'enfant, son éducation morale et intellectuelle, présentent un intérêt profond pour tout homme qui se préoccupe du développement de la jeunesse et, en particulier, de la famille que Dieu lui a confiée.

Si M. Courchesne ne néglige pas de nous faire connaître quelques-uns des *tests* de la psychologie expérimentale, il ne s'y attarde pas trop, et avec raison, croyons-nous. Il y a là sans doute des essais intéressants et qu'il ne faut pas ignorer, mais il nous semble que toutes ces méthodes scientifiques ne peuvent être que des adjuvants. Combien plus efficace est l'étude personnelle de l'enfant : le véritable éducateur sera toujours bien plutôt celui qui sait se pencher sur une âme d'adolescent, conquérir sa confiance et le guider avec une ferme bonté, que le savant qui n'a d'autre souci que de multiplier les *tests*.

En nous indiquant les principales conclusions des auteurs français, américains ou allemands, M. Courchesne a soin de ne jamais oublier le rôle essentiel de l'éducateur et il lui donne large part. C'est peut-être parce qu'il y est mieux préparé par tout son ministère que le prêtre gagne plus facilement que bien d'autres, le coeur de l'enfant et exerce sur lui une influence plus durable.

Que tous, pères de famille et maîtres, lisent les chapitres dont nous parlons et ils y trouveront matière à sé-

rieuse réflexion. Les pages sur la psychologie de l'adolescent (29-36) seront utiles à plusieurs et aideront bien des parents à mieux comprendre l'âme de leurs fils, au moment où ils sentent que leur parole ne pénètre plus jusqu'à l'intime de ce jeune homme. Ils s'appliqueront à seconder l'effort des maîtres, afin que la jeunesse soit vraiment pour leurs enfants « une période radieuse des plus belles espérances, et que la splendeur conquérante de l'âme humaine l'illumine, car on lui a donné à juste titre le nom d'âge d'or de la vie. » (P. de la Vaissière, cité p. 37). Nous ne pouvons nous attarder à ces pages pleines d'observations vécuës et susceptibles d'exciter le plus profond intérêt. Ce qui leur donne un relief encore mieux prononcé, c'est l'étude sur l'élève canadien-français (pp. 76-88) ; on y trouve groupées des considérations très justes que ne peuvent nous fournir les manuels étrangers. Elle se termine par de fort sages réflexions sur le rôle de l'A. C. J. C. chez nous ; celle-ci, dit l'auteur, « a valu à notre enseignement classique de se pénétrer lui-même de la pensée catholique et elle nous a invités à ouvrir sur le dehors nos fenêtres, au moins assez pour que nos élèves entrevoient que leur culture patriotique et religieuse aura l'occasion de donner tout son rendement fécond à un peuple qui compte sur *ceux qui viennent.* »

M. Courchesne ne se révèle pas moins fin psychologue dans le chapitre de la formation morale où, malgré sa réserve constante, on retrouve toute son âme. Ne sent-on pas discrètement battre un coeur sacerdotal dans cette page que nous voudrions citer tout entière et dont nous extrayons au moins un passage : « Sans nous préoccuper outre mesure de la gloire éventuelle d'avoir suscité un homme supérieur, gloire que les éducateurs recuei-

lent rarement de leur vivant, nous ferons bien de nous dire que chacun de nos élèves représente un moment de l'histoire de sa famille. Grâce à notre impulsion, il va mettre dans sa propre vie plus d'intelligence, plus d'imagination créatrice, plus d'amour, augmenter d'autant ses dispositions héréditaires, fortifier son tempérament moral, achever ou du moins perfectionner en lui-même le type humain spécial à sa famille . . . » (pp. 99 et ss).

Nous regretterions de ne pas signaler les endroits où l'auteur étudie la question de l'internat, le rôle du professeur et de l'élève dans la formation morale. On comprend mieux ensuite le rêve que caresse l'apôtre du Christ, soucieux avant tout d'imprimer l'image du Sauveur dans les coeurs auxquels il donne toute son activité et son zèle. « Le triomphe de l'éducateur, écrit-il, est d'obtenir que l'élève devienne ce « fils de lumière » qui se complait en l'état de grâce, s'interroge souvent pour savoir s'il n'y a pas dérogé, s'il a bien le droit de regarder le ciel, de rencontrer le regard de Celui qui sonde les coeurs et les reins; s'il fait bien par amitié pour lui des sacrifices par où il domine l'instinct et le caprice, s'il se plaît à causer avec Lui, Dieu en trois personnes qui se plaît à habiter dans l'âme du juste; s'il aime à Lui gagner des amis, à défendre ses droits contre le blasphème l'erreur, le mensonge, les propos obscènes, les faux rapports, les divisions, la paresse insolente, la bassesse dans toutes ses manifestations. » (App. 150-151).

Nous sommes heureux d'applaudir aux remarques si justes que M. Courchesne exprime sur l'excès dans les sports et aux conclusions fort sages qu'il préconise. Sauvagearde de la pureté, développement du sens esthétique, constance au travail, vie intérieure, sentiment national

et bon usage des passions, moyens de répression, etc., c'est après avoir étudié tous ces problèmes de la formation morale du jeune homme que M. Courchesne se pose l'angoissante question sur laquelle tout éducateur a pâli et souffert au cours de sa carrière. Pourquoi tant de défections parmi ceux même que nous avons le mieux cultivés et auxquels nous avons donné le meilleur de nous-mêmes? En quelques pages, il indique les moyens de persévérance et insiste, dans sa conclusion, sur l'importance de la conviction solide, aidée du sens de la charité.

Ce chapitre de la formation morale sur lequel nous avons insisté répond à bien des objections que soulèvent les parents, quand il s'agit de l'éducation de leurs enfants. Le père de famille qui aura lu attentivement cette étude comprendra mieux le rôle admirable et fort peu apprécié de nos maîtres d'enseignement classique, mais surtout il prendra un sentiment plus vif de ses propres responsabilités et éprouvera le désir de préparer et de seconder ensuite l'oeuvre des éducateurs.

Les moyens d'éducation intellectuelle n'intéresseront pas moins, nous en sommes convaincus. Ce chapitre fera plus exactement connaître les méthodes employées dans nos collèges et aidera à comprendre comment elles ont pour but d'inspirer à nos jeunes gens la pensée dominante qui guidera leur vie et en fera des hommes « épris du double idéal classique et chrétien d'ordre et d'amour. » (P. Gardeil, cité p. 249).

Pour atteindre ce but, dans quelle mesure devons-nous conserver notre système actuel, c'est-à-dire les humanités gréco-latines? Il nous fait plaisir de voir avec quelle netteté M. Courchesne prend position pour le maintien de nos programmes actuels. A l'heure où tant d'esprits se

tourment volontiers vers les humanités modernes, où quelques-uns de ceux qui doivent à la culture classique leur développement, sont tentés de réduire le plus possible la part du latin et de supprimer le grec, on trouvera dans ce travail soigneusement élaboré la raison d'être des humanités gréco-latines, et l'exposé du débat sur cette question en Europe et en ce pays.

La mise en relief des raisons qui militent en faveur du maintien de nos études classiques et les réponses péremptoires aux objections les plus fréquentes feront ouvrir les yeux aux adversaires de bonne foi et fourniront des arguments contre ceux qui veulent bouleverser le système actuel ou au moins le modifier profondément. C'est en gardant les méthodes qui ont fait leur preuve dans le monde et qui répondent aux exigences de l'esprit latin que nous opposerons la meilleure barrière à nos adversaires nationaux. Le jour où nous irons chercher dans les *High Schools* et dans les programmes américains notre formation intellectuelle, nous aurons fait un grand pas vers la perte de notre autonomie. Ce n'est pas parce que nous posséderons un peu plus de mathématiques et de sciences exactes que nous prendrons la tête des affaires ou le contrôle des finances. Mais nous aurons renié une formation qui correspond parfaitement à nos aspirations et nous permet de goûter de plus près les charmes de la civilisation antique.

Est-ce à dire que notre enseignement prétend se figer dans l'immobilité complète et se déclarer réfractaire à toute amélioration? Non, sans doute, et M. Courchesne prouve fort justement qu'on peut donner plus d'importance au programme de mathématiques dans les classes de lettres et ajouter quelques notions de sciences natu-

relles. Mais ce qui importe, conclut-il, « c'est de garder au cours de lettres son axe, qui est l'éducation de la pensée par le langage. » (p. 319). C'est ainsi que nous resterons fidèles à ces études qui, selon le mot de Mgr Dupanloup, « font l'homme, élèvent en lui l'humanité à sa plus haute expression, développent, fortifient le plus puissamment ses facultés intellectuelles et morales, les forment et les perfectionnent à l'image de Dieu. » (p. 20).

* * *

Le seconde partie renferme la méthodologie spéciale et étudie plusieurs questions qui regardent non seulement les professeurs de nos collèges, mais le grand public. Au premier plan l'auteur met l'enseignement religieux, et nous trouverons sur ce point ample matière à sérieuses réflexions. Si le programme relève surtout des spécialistes, les considérations générales sur l'éducation de la piété, l'éducation liturgique, la culture religieuse de la volonté et le développement du sens social sont de nature à renseigner tout homme qui s'intéresse au progrès de la foi dans notre pays. Peut-être que certains professeurs eux-mêmes se demanderont s'ils ont toujours donné à leurs élèves toute l'instruction religieuse qu'il aurait fallu, et s'ils ont fait assez resplendir devant leurs disciples la lumineuse figure du Christ. Ne s'en trouve-t-il pas parfois dont « les explications ressemblent comme des soeurs à celles d'un honnête professeur de lycée neutre d'Europe ou d'Amérique » ? Et tous ne peuvent-ils tirer profit de la parole du P. Janvier : « Plus le maître est avancé dans la vie spirituelle, plus il possède les vertus qui sont les pierres de l'édifices que nous nommons la perfection ; et plus il est à la hauteur de sa mission. » (Cité p. 399).

Le chapitre sur la langue maternelle est plein de conseils pratiques et fait ressortir l'importance qu'elle présente : « Une famille, un groupement qui la perd, rompt avec tout l'héritage intellectuel et compromet même son héritage moral et spirituel, car la perte de la langue ensevelit dans l'oubli toute une partie de son passé qu'on a le droit et le devoir de vouloir conserver. » (p. 408).

Le mode d'enseignement du latin et du grec, croyons-nous, ne retiendra guère l'attention en dehors du personnel de nos collègues et de quelques trop rares parents qui tiennent avec raison à diriger les efforts de leurs fils et à suivre leurs études. Beaucoup liront avec curiosité les pages d'histoire où l'on nous raconte les luttes qui, à diverses époques, se sont livrées, en France surtout, au sujet des langues classiques.

Deux chapitres intéressants terminent la deuxième partie. Ils portent sur l'enseignement de l'histoire et de la géographie et sur l'étude de l'anglais comme langue seconde. Ici encore on trouvera des vues fort justes et conformes aux besoins de notre pays.

M. Courchesne n'a pas voulu se contenter de parcourir le cycle des humanités. Il a fait jusqu'au bout oeuvre d'apôtre. C'est pourquoi les trente dernières pages de son livre traitent, en supplément, du choix d'une carrière. Ce travail que l'auteur avait livré au public lors de la *Semaine Sociale* de 1923 renferme des conseils et des indications fort utiles aux parents et aux maîtres. Nul ne les lira sans reconnaître le bienfait des vocations sacerdotales ou religieuses au sein d'une famille chrétienne.

* * *

Cette analyse bien imparfaite de « Nos Humanités » est loin de rendre pleine justice à M. Courchesne. Il nous

a fallu nous borner, mais nous espérons que tous ceux qu'intéresse la grave question de l'éducation classique au Canada et l'avenir de notre jeunesse se feront un devoir de lire et de méditer ce volume. Les maîtres de l'enseignement primaire y trouveront aussi leur profit et y puiseront des notions générales, de psychologie et des méthodes pédagogiques qui leur permettront d'orienter plus sûrement les enfants auxquels ils consacrent leur vie.

Certaines pages sembleront peut-être un peu didactiques, au lecture profane, mais il sera largement récompensé de l'effort accompli. Il y goûtera un plaisir réel et sera en mesure de mieux apprécier les sacrifices de nos éducateurs pour répondre aux besoins du Canada. L'ouvrage de M. Courchesne fera comprendre plus complètement le labeur auquel nos maîtres se dévouent et les avantages de la formation classique telle qu'elle se donne au pays depuis trois siècles.

Alphonse DE GRANDPRÉ, c. s. v.

MARIE DE L'INCARNATION, une héroïne de notre époque mystique, par P.-Emile Farley, C. S. V. (L'Oeuvre des tracts, Montréal).

La Mère de l'Incarnation est sûrement l'une des grandes figures négligées de notre histoire. L'oeuvre de l'abbé Casgrain date un peu et ne dépasse guère le superficiel. Pour le reste, nous en sommes à la plaquette ou à de courts portraits perdus dans la grande histoire. La biographie de Dom Jamet s'en vient. Elle sera bien faite; elle ne sera point l'hommage d'un historien canadien, à la plus grande femme peut-être de notre passé. C'est encore une plaquette que nous offre le Père Farley, mais très compréhensive et qui veut être populaire. Puisse-t-elle obtenir le succès qu'elle mérite et porter dans tous nos foyers cet exemplaire si magnifique et si nécessaire d'une femme qui a vécu grandement sa vie, sans cesser d'être de son sexe. L. G.

NÉCESSITÉ DE L'HISTOIRE NATIONALE POUR LA JEUNESSE ACTUELLE ¹

M. le Président, Messieurs,

Mesdames, messieurs,

C'est Louis Fréchette qui s'écriait jadis :

« O notre histoire ! écrain de perles ignorées ! »

et il appuyait, dit-on, sur ce dernier vocable.

Ce regret, exprimé par Fréchette, n'est-il pas encore d'actualité ? Combien des nôtres, en effet, ignorent complètement notre histoire nationale ? Combien, auxquels on l'a mal apprise — qui ont été gavés de dates par exemple, — la dédaignent aujourd'hui ? « Il y a une manière, dit Mgr Paquet, d'enseigner l'histoire qui, au-dessus des faits et des dates, grave dans l'esprit d'inoubliables leçons de doctrine, de beauté morale, et de vraie grandeur. L'enseignement historique peut être vivant, vibrant, enthousiaste même, sans cesser d'être impartial et véridique. » Plus que jamais cet enseignement est nécessaire à la jeunesse. Pour demeurer nous-mêmes, et ensuite multiplier nos forces nationales, nous avons besoin de puiser abondamment aux sources vivifiantes de l'histoire. C'est la lueur du passé qui doit nous guider vers l'avenir. Il faut, selon l'expression de M. l'abbé

¹ Allocution prononcée lors du pèlerinage aux Forges Saint-Maurice, le dimanche 19 juin 1927.

Groulx, que les vivants continuent d'être gouvernés par les morts.

François-Xavier Garneau résumait tout le secret de notre survivance par ces mots : « Que les Canadiens soient fidèles à eux-mêmes. » Mais pour demeurer fidèle, un peuple, un peuple jeune surtout, a besoin de se connaître. Il lui faut comprendre son caractère ethnique. Il lui faut nécessairement avoir confiance dans la valeur de son être : autrement, quelles raisons aurait-il de survivre ?

Or, qui révélera à notre peuple ses qualités natives ? Qui lui démontrera l'excellence de sa civilisation ? C'est là le rôle de l'histoire nationale. D'où la nécessité de la bien connaître.

Cette nécessité apparaît plus impérieuse encore pour la jeunesse. A cet âge de formation les facultés sont malléables. On s'assimile mieux les leçons qui nous sont apprises. L'histoire enseignera donc à notre jeunesse qu'étant de sang français et de foi catholique, elle doit, plutôt que de chercher à reproduire une pâle réplique des races étrangères, toujours évoluer dans le sens de ses origines. Elle lui apprendra encore que les qualités qu'elle doit s'efforcer de développer chez elle sont le goût de l'apostolat, de l'esthétique, de la générosité et de la bravoure. L'histoire, en un mot, fera revivre dans les descendants les nobles sentiments des aïeux.

* * *

Un bon enseignement historique apprendra non seule-

ment à la jeunesse actuelle à demeurer elle-même : elle l'incitera à multiplier ses forces naturelles.

Quinze ans ! Vingt ans ! c'est l'âge de l'enthousiasme. C'est l'âge où l'on s'éprend facilement d'idéal, de panache, où l'on s'écrie volontiers avec Cyrano :

« Non, non, c'est bien plus beau lorsque c'est inutile. »

C'est l'âge où, à l'exemple de Dollard, l'on voudrait prodiguer son sang pour toutes les grandes causes.

Oh ! nous savons bien qu'en certains milieux sceptiques il est fort à la mode de vouloir éteindre ces ardeurs juvéniles qui troublent tant de sommeils coupables et éveillent parfois tant de remords vengeurs. « Feu de paille », dit-on. Peut-être, mais il reste toujours quelque chose de cette flamme bienfaisante et sacrée lorsqu'elle a embrasé un jour, un cœur d'adolescent. Il nous paraît donc que l'enthousiasme est un levier puissant qu'il ne faut pas négliger, surtout dans l'enseignement historique.

Notre histoire, est-il besoin de le dire ? n'est pas quelconque. Elle abonde en récits capables de pousser la fierté nationale, dont nous manquons tant hélas ! à un haut degré. Le sublime dévouement d'un Dollard, d'une Madeleine de Verchères ; l'ardeur apostolique d'un Laval, d'un Brébeuf, d'un Lallemand, le merveilleux esprit ordonnateur d'un Talon ; la crâne fierté d'un Lafontaine ou d'un Papineau sont autant d'exemples qui doivent inspirer la conviction et l'amour dans un cœur de vingt ans. Et s'il est vrai que les exemples entraînent, que les idées conduisent aux actes, quelle augmentation de beauté morale, quelle surabondance de forces

nationales l'enseignement de l'histoire ne peut-il pas nous procurer ?

* * *

C'est enfin le magistère de l'histoire, Messieurs, qui apprendra à notre jeunesse, quelle est sa mission sur cette terre d'Amérique. Il lui fera voir avec quel soin étonnant la Providence s'est plu à écarter du berceau de notre jeune nation tous les germes de mort qui l'ont environnée. Une intervention surnaturelle aussi visible lui révélera sa vocation divine.

Fière alors de « l'éminente dignité » à laquelle on l'a élevée, notre jeunesse s'empressera de répondre à l'appel divin, convaincu, comme l'exprime si justement Mgr Paquet, que « sa mission est moins de manier des capitaux que de remuer des idées, qu'elle consiste moins à allumer le feu des usines qu'à entretenir et à faire rayonner au loin le foyer lumineux de la religion et de la pensée. »

René CHALOULT.

ECCLESIA. — Paris, Bloud et Gay, 1927, In-8, VIII-1111 pages, à deux colonnes.

Voici encore un ouvrage pour gens pressés, une petite encyclopédie en trois parties: Doctrine, Histoire, Action religieuse, à laquelle auront collaboré les écrivains catholiques les plus réputés de France. 55 pages de table permettent de s'orienter avec une extrême rapidité. On y trouve même 31 cartes géographiques et des photogravures artistiques. Quel beau livre et combien utile, à mettre sur les rayons de tant de bibliothèques où les ouvrages de science religieuse ne tiennent aucune place. On devrait l'acheter, sans même l'ambition de le lire, simplement pour le consulter, aux heures de hasard, quand l'on est veine de trancher trop facilement les questions de dogme, de morale et de discipline religieuses.

LES LEÇONS DE L'HISTOIRE AUX BORDS DU ST-MAURICE ¹

Mesdames,

Messieurs,

Sans accorder à la route l'importance que lui ont attribuée quelques historiens et sociologues, lesquels en ont fait — tel Edmond Desmolins — un facteur prédominant, celui-là même qui aurait créé les types humains et l'essence des races, l'histoire n'en reconnaît pas moins à la route, un rôle de tout point considérable. Elle y voit une de ces réalités terrestres auxquelles se viennent greffer les plus grands faits de la géographie humaine.

Quel rôle n'ont pas tenu ses rivières et ses fleuves dans la vie de la Nouvelle-France! Et quel rôle ne jouent-ils pas dans la vie actuelle du Canada français! Ce n'est pas pour rien, qu'avec la forêt infinie, ils constituent le caractère le plus imposant de notre géographie. Des fleuves, des rivières, Dieu en a si largement doté notre pays, que si nous les mettions bout à bout, nous pourrions, dans leur ligne bleue, enserrer tout le vaste continent des deux Amériques. Quand le chemin de terre et le rail n'existaient pas, ces rivières et ces fleuves, « chemins qui marchent, » comme disaient les anciens, furent aussi les seuls chemin par lesquels l'on pouvait marcher. Ils furent les moyens de la circulation, les

¹ Ce discours fut prononcé aux Forges Saint-Maurice, le 19 juin dernier, lors d'un pèlerinage historique qu'y fit l'*Action française*, conjointement avec la Société historique des Trois-Rivières. L'heure tardive où l'abbé Groulx fut appelé à parler, l'obligea de résumer son discours, en particulier la dernière partie. On en lira ici le texte intégral.

artères vitales de la Nouvelle-France, comme aujourd'hui, changeant leur utilité sans la diminuer, ils deviennent de merveilleux créateurs de vie, des générateurs de forces motrices qui mettent le Québec à la tête des provinces du Canada, pour l'abondance et la richesse des pouvoirs hydrauliques. Saint-Laurent, Mississipi, Ohio, Rivière-Rouge, Assiniboine, Outaouais, Saguenay, Saint-Maurice! Evoquer ces noms c'est évoquer les larges chapitres de notre passé. Leur histoire, c'est presque toute notre histoire.

Ils en portent, en tout cas, les grandes caractéristiques. S'ils ont agi sur la race, la race, de son côté, les a marqués de ses fortes empreintes. Ce qu'ils reflètent dans leurs flots bleus, c'est une triple épopée : l'épopée des découvreurs, dompteurs de l'espace, que rien n'arrêta que le bout du continent ; l'épopée des commerçants qui n'avaient alors de rivaux que pour les vaincre ; l'épopée des évangélisateurs, fascinés par les horizons infinis, ceux de la foi et de la charité du Christ.

Et n'est-ce pas là le fond même de notre race ? Cette triple histoire, n'est-ce pas l'empreinte du génie de la race française, génie à la fois idéaliste et pratique ? Mais alors, comment donc, aujourd'hui, se peut-il trouver, parmi nous, des fils de ces géants épiques, pour dénier à la race française, le sens pratique, l'aptitude aux affaires et à la finance, le génie de l'organisation, le goût de l'aventure et de l'audace ? Ces gens-là n'ont donc jamais pris dans leur mains une carte de la vieille Amérique ! Ils ne savent donc pas que lorsque les hommes venus de France avaient enjambé le continent depuis l'Atlantique jusqu'au fond du lac Supérieur, et depuis le Golfe du Mexique jusqu'à la Baie d'Hudson, les autres, toujours adossés aux Alléghanys, continuaient de faire

sécher leur linge au bord de la mer? Ils ne savent donc pas qu'à l'heure où nos gens sillonnaient en tous sens les grandes « mers douces » de l'intérieur, les gens d'à côté ne connaissaient ces mers que par ouï-dire et n'apprendraient l'existence des chutes Niagara que par la traduction du voyage du Père Hennepin publiée à Londres? Ils n'ont donc jamais lu l'aveu de Sir James Murray que, sur la fin du régime français, aucun bourgeois de Boston ou d'Albany ne pouvait acheter une peau de castor sans passer par les trafiquants français? Ah! quand donc saurons-nous enfin qu'il fut un temps, un siècle et demi dans le Nouveau-Monde, où la bourgeoisie et la petite noblesse françaises, déployant ici les vertus et les énergies qu'elles manifestaient en Europe et dans le Levant, nul n'avait plus le sens du commerce et des affaires, le génie de l'organisation, le goût des grandes aventures et des grands risques, que la race de Français dont nous sommes?

* * *

Notre Saint-Maurice, Trifluviens, porte ces grandes caractéristiques de notre histoire. Passant à son embouchure en 1633, Samuel de Champlain disait des Trois-Rivières: « c'est un passage »; ce qui veut dire dans le langage du temps: un point de repère, un lieu fréquenté par voyageurs et guerriers. Un siècle plus tôt, en 1635, passant au même lieu, Jacques Cartier y avait planté l'une de ces premières croix du Christ dont la théorie innombrable traverserait l'Amérique avec le nom de la France. Comme les autres fleuves, le Saint-Maurice eut son épopée mystique. Sur ses bords, en 1651, le Père Buteux y trouvait la mort du martyr, ce milliaire héroïque où vient finir toute vie de missionnaire. Et dans son beau livre: *Deux voyages sur le Saint-Maurice*, M. l'abbé

Caron a dû consacrer un long chapitre aux nouveaux missionnaires, dignes héritiers des anciens qui, après 1837, s'enfoncent dans les bois, à la poursuite des âmes de bûcherons.

Le Saint-Maurice, comme les autres fleuves de notre pays, nous rappelle donc les tendances maîtresses de notre histoire; lui aussi nous dit de quel harmonieux mélange d'idéal et de pratique, elle peut et doit être faite. Cet enseignement, je dirai que le Saint-Maurice nous le rappelle avec une force singulière, lui, l'un des premiers de nos fleuves, capturés, ou, comme ils disent dans un terme expressif, « harnachés » par les dompneur de l'industrie moderne.

Mesdames, Messieurs, en face de ce paysage et des grands souvenirs qu'il évoque, n'est-il pas vrai que la leçon de l'histoire nous fait nous poser tout le problème de notre avenir? Et ce problème, c'est, en définitive, celui-ci: Saurons-nous, comme les ancêtres, unir l'idéal au pratique, les puissances imaginatives aux puissances réalisatrices, pour que les temps qui viennent soient encore à nous et pour que cette terre reste nôtre en restant française?

Ne nous le cachons point; nous assistons aujourd'hui à l'une des plus formidables offensives qui se soient jamais déclenchées contre nous depuis la conquête. Et notre pire faute serait de traiter à la légère les problèmes de notre vie actuelle.

Il ne s'agit pas de savoir si demain nous aurons un peu plus d'or et d'argent dans notre porte-monnaie. Il s'agit bien plutôt des plus graves intérêts de notre avenir, de nos chances même de survie, avec les hautes caractéristiques de notre race et de notre foi.

Tous, nous savons, pour en avoir assez souffert, le mal-

heur d'un peuple qui porte une âme de vaincu. Mais souvenons-nous que ce malheur, il le faut imputer beaucoup moins à la conquête, puisque longtemps après 1760, nos ancêtres restèrent un peuple fier, qu'au spectacle trop prolongé d'un état social où le gouvernement du pays, les hautes fonctions administratives, les honneurs, la richesse étant aux mains des conquérants, notre peuple n'eut en partage que le rôle de gouverné, le mépris du fort, la pauvreté et les emplois subalternes. Voilà ce qui a fait prendre à l'âme nationale cette courbe dégradante que nous avons tant de peine à redresser. Mais, ce peuple, croyez-vous qu'il se redressera quand, demain, l'ayant dépouillé de son meilleur patrimoine, la grande industrie et le capital étranger auront fait de lui un peuple de manoeuvres et de domestiques ? Croyez-vous qu'il gardera la volonté de durer, quand il verra, d'un côté, toute la richesse et toute la puissance, tout le fascinant appareil de la grandeur matérielle, et du côté de sa race, la perpétuelle médiocrité des labours de serfs et de la petite aisance, les miettes qui tombent de la table du riche ? Voulez-vous que se continue, en ce pays, avec des chances de victoire pour nous, le tragique duel de civilisation qui se poursuit depuis 1760 ? N'arrachez rien de ses forces au plus faible des joueurs. N'éteignez pas dans l'âme de notre petite race, les fiers espoirs et les énergies morales qui sont ses meilleures armes.

J'oserai dire que la première et la plus haute des caractéristiques de notre peuple, celle qui lui vient de sa vocation surnaturelle, est proprement engagée dans les problèmes de demain et dans les solutions qui leur seront données. Notre meilleure dignité devant Dieu et devant les hommes et notre plus légitime fierté devant nous-mêmes, nous les devons à la vaste étendue de ces champs

de l'apostolat catholique aujourd'hui cultivés par des ouvriers de notre race, les missionnaires du Canada français. Ce fut hier notre gloire la plus haute que d'avoir été les évangélisateurs de l'Amérique du Nord. C'est aujourd'hui pour un petit peuple d'à peine quatre million d'âmes, une gloire unique et merveilleuse que cette vitalité morale qui lui permet d'envoyer de ses fils et de ses filles sur tous les continents et sous tous les soleils où il faut risquer la vie pour l'Eglise et la civilisation. Mais, cette vocation exceptionnelle, qui voudra soutenir qu'elle va durer indépendamment de notre histoire prochaine et de l'évolution du caractère national? A qui fera-t-on croire qu'un si grand effort et de si hautes visées resteront possibles à un peuple qui, en cédant à l'étranger le gouvernement de sa vie, abdiquera du même coup les énergiques vouloirs des nations libres, pour n'avoir plus, devant les yeux, que les petits horizons des peuples porteurs de chaînes? Détrompons-nous. Pour accomplir une oeuvre de cette sublime envergure, il faut y être porté, sans doute, par l'esprit de Dieu; il y faut la vocation des nations élues. Mais il y faut aussi le contact avec un passé qui y prédispose: l'habitude des grands dévouements et des grandes entreprises, certaine forme du caractère national sur laquelle se fonde l'élection divine, toute gratuite qu'elle soit. Non, la vérité n'est pas autre: au principe de notre vocation de peuple apôtre, il nous faut compter avec la générosité native de la race, avec son goût des aventures et des horizons lointains surnaturalisé par Dieu.

* * *

C'est donc le problème entier de notre vie qu'avec une insistance singulière ce pèlerinage aux bords du Saint-Maurice pose devant nous. Et ce n'est pas là donner à

la question économique plus d'importance qu'elle ne mérite; c'est après l'avoir confrontée avec tous les problèmes nationaux, apercevoir la dépendance qu'elle tient avec chacun. L'heure ressemble à celle de 1791 ou de 1841 où il y allait de l'avenir politique de la province, où il fallait décider si nous serions perpétuellement une colonie de la couronne et une race de gouvernés, ou si, dans l'administration de notre patrimoine et le gouvernement de notre vie publique, nous assumerions notre part légitime. La seule différence, c'est qu'au lieu de trouver devant nous une oligarchie bureaucratique, nous trouverons aujourd'hui une oligarchie financière, mais celle-ci comme l'autre aspirant à dominer totalement et par des moyens peut-être plus redoutables. N'est-ce pas dire aux hommes d'action leur devoir aussi net qu'urgent: qui est de refaire, dans le sens où les circonstances actuelles l'indiquent, l'effort des hommes de 1791 et de 1841? Les générations se continuent et s'épaulent, non en répétant le labeur de l'une ou de l'autre, mais en fournissant chacune son effort particulier, celui que l'heure vient marquer. Ceux de jadis nous ont préparé l'émancipation politique; ceux d'aujourd'hui nous doivent la libération économique. Et ils nous la doivent avec une urgence que nous n'avons plus besoin de leur dire: comme l'on doit à un peuple de ne le laisser ni asservir ni mourir.

Où ne verra pas là, nous osons l'espérer, des propos révolutionnaires. Nous ne faisons point de critique politique. De la situation à laquelle il nous faut faire face, les politiciens ne sont pas d'ailleurs seuls responsables. L'appel à l'action rédemptrice, nous l'adressons avec confiance à nos gouvernants comme aux autres. Nous n'en avons point contre le capital étranger ni contre l'exploitation raisonnée des ressources naturelles de

la province. Nous acceptons le capital étranger ; mais nous l'acceptons comme un collaborateur et un aide passagers, non comme un maître et un despote. Nous ne voulons point que les ressources dont la Providence a doté notre province restent perpétuellement incultes. Mais nous ne voulons point non plus, parceque tel n'est pas l'ordre, que ces ressources profitent éternellement et principalement à d'autres que les enfants du sol, ni qu'en vue de précipiter l'essor industriel, l'on bouleverse toute l'économie de la vie nationale.

Voilà notre doctrine, simple doctrine de bon sens. En la formulant, nous avons la conviction de défendre les meilleurs intérêts, non seulement du pays québécois, mais du Canada tout entier. Ceux qui ont la garde de nos destinées, songent-ils assez que la province de Québec pourrait bien être demain la pièce maîtresse dans l'équilibre des forces américaines ? Comment n'y pas voir un grand point stratégique ? De toutes les provinces de l'est, la nôtre offre la frontière la plus longue et la plus abordable à l'invasion ; elle est celle qui, par sa constitution géographique, commande tout le Canada oriental ; elle est le grand chemin vers la mer. Qui la possèdera, deviendra facilement maître de tout le pays, puisqu'il en détiendra la première clé. Rien de moins inopportun, par conséquent, que de rappeler à ceux que cela regarde le *caveant consules*.

Ces graves sujets de réflexion, puis-je les proposer tout particulièrement à la jeunesse étudiante et lettrée de chez nous ? Peut-être voudra-t-elle permettre à un homme qui a suffisamment aimé la jeunesse pour n'être pas suspecté de malveillance, de lui parler avec toute

sa franchise, les yeux dans les yeux? Je ne lui cacherai point l'inquiétude des hommes de ma génération, lorsqu'aujourd'hui, regardant derrière eux, ils se voient incertains des pensers et des vouloirs de ceux qui les suivent. Quand tous les problèmes se posent à la fois et nous serrent le front: problème économique, problème social, problème intellectuel, problème politique; que l'on discute la durée même de la Confédération et les formes de notre avenir; que, partout, pour ne pas succomber, il nous faut savoir que faire et déployer un art supérieur, bien avisé qui voudrait définir l'attitude de notre jeunesse, réduire en formule exacte sa pensée de fond sur le problème national. Le vent a beau secouer toutes les vergues et toutes les voiles, et le vaisseau attendra avec patience sa manoeuvre et sa direction, il semble que l'attitude de la jeune génération soit celle de la recherche et de l'attente indéfinies. Nous connaissons la pensée de quelques unités d'élite, de quelques groupes qui portent des idées collectives plus que personnelles. Mais les autres? La jeunesse qui lit et réfléchit? La jeunesse des grandes écoles, des universités et des professions?... Nous l'avons fait interroger par l'un des hommes qui méritait sûrement d'entendre ses confidences, l'un de ses maîtres et un vrai maître intellectuel: M. Antonio Perrault. Quelques-uns ont répondu et, dans l'*Action française*, l'on a pu lire leur réponse. Le plus grand nombre ont choisi de s'abstenir, sinon de se dérober.

Dira-t-on que c'est demander trop tôt à cette jeunesse une doctrine et une attitude? Quand vers 1900 notre génération entra dans la vie, tout de suite elle se posa en réaction contre la génération précédente, la génération des politiciens négatifs par qui toute la vie de la nation ne savait plus que tourner autour des stériles

bavardages de tribune. Cette réaction fut peut-être excessive, animée d'un mépris trop sommaire pour les hommes et l'époque qu'elle abominait. Elle n'en portait pas moins en elle-même ce correctif, qu'au mépris de ce passé et des hommes qu'elle en tenait responsables, elle joignait la volonté d'organiser l'avenir et dès lors se proposait de le faire au nom d'une doctrine positive. Si elle se livre à la critique des idées qui ont produit la déviation de notre destin, ce n'est pas seulement par stérile récrimination; c'est pour mieux connaître les principes dont l'on s'est détourné. Que l'on fasse la synthèse des doctrines où les divers groupes et écoles de ce temps-là vont animer leur action, et partout l'on verra quelque chose de net et de décisif. Dans l'ordre religieux et moral, c'est une intelligence plus claire du rôle de l'Eglise, du caractère social de sa doctrine, des finalités suprêmes qu'elle impose à la vie des peuples; c'est un sentiment plus net, un orgueil plus conscient de la vocation surnaturelle de notre race et des devoirs qui en découlent. Dans l'ordre politique, c'est la condition du pays dans l'empire que l'on soustrait au nuageux laisser-faire des politiciens, pour la fixer sous la froide lumière des principes et de l'intérêt national; c'est la condition même des provinces, du Québec en particulier, qu'au nom de la pensée de 1867, l'on arrache à une fédéralisme envahisseur. Dans l'ordre national, c'est le glissement arrêté vers l'abdication de la race; c'est le refoulement des molles doctrines de prudence et de tolérance qui ne servent qu'à masquer nos défaites, et c'est la recherche et l'emploi de tous les moyens qui vont tonifier l'âme nationale, lui redonner le sens de son histoire, lui révéler le prix de ses hérédités et de ses droits.

Voilà ce que pensa et entreprit de faire, il y a vingt-

cinq ans, une génération de jeunes hommes. Ceux d'aujourd'hui n'en pourraient-ils faire autant? Invoqueront-ils, pour expliquer leur attitude, le désarroi jeté dans leur esprit par les divergences des chefs et de leurs consignes? Ces divergences sont sûrement affligeantes si elles ne sont pas aussi vives ni aussi profondes qu'on se plaît à les dire. Mais la jeunesse actuelle ne pourrait-elle au moins choisir parmi les doctrines qui se disputent l'opinion publique ou se construire la sienne avec les éléments viables de ces doctrines diverses?

Dira-t-on enfin que la jeunesse a la pudeur de ses sentiments intimes, qu'elle porte son secret sans savoir l'exprimer? Des esprits catégoriques n'ont pas attendu si longtemps pour lui rétorquer que si elle n'ose exprimer ses convictions nationales, c'est, sans doute, pour la raison toute simple qu'elle n'en possède point ou que dans un pays où l'orthodoxie patriotique a ses rigueurs, ces convictions ne sont point de celles qui se peuvent exprimer.

La jeunesse qui n'a pas l'habitude des longs silences, voudra, sans doute, s'expliquer et se défendre. N'ayant jamais abdiqué ma confiance en elle, puis-je seulement lui rappeler que la période de la recherche et de l'expectative ne saurait de sa nature indéfiniment durer? L'attente a-t-elle le droit d'être si longue lorsque, jamais peut-être ne s'est imposé si gravement à la jeunesse le devoir de réfléchir et de prendre parti? Nous avons tant besoin d'un mouvement de pensée puissant et durable qui nous fournisse la substance d'idées nécessaire à tout peuple pour donner le branle à ses énergies, orienter son effort et le soutenir. Ceux d'aujourd'hui ne doivent-ils pas continuer ce qui fut commencé par ceux d'hier? La justice et la charité sociales n'imposent pas leur lois

rigoureuses aux générations isolément ; elles les lient, elles les engagent l'une à l'autre. Une génération n'a pas le droit de manger le fonds de la précédente. Chacune doit rendre en services sociaux ce qu'elle a reçu en bienfaits accumulés ; et c'est uniquement par cette solidarité des générations et par les réserves séculaires qui en résultent, que le patrimoine national a chance de ne pas dépérir, mais d'aller toujours grandissant.

Done, nous attendons la jeunesse à son poste de travail. Nous l'attendons avec sa belle humeur et sa confiance invincible, sans peur devant le dur et long devoir. Ce n'est pas ici, aux Forges Saint-Maurice, devant ces ruines qui nous clament le génie persévérant et pratique de notre race que nous douterons de son avenir, même économique. Pour le petit peuple de quelque 120,000 âmes qu'étaient nos pères en 1791, l'entreprise était formidable d'arracher au tout-puissant empire britannique une complète évolution de sa politique coloniale. L'entreprise ne fit pas reculer nos parlementaires. Deux générations ne craignirent pas de s'y user. Ces ancêtres y mirent le temps, de la diplomatie, surtout de la ténacité. Après un demi-siècle, ils ne se démettaient de la bataille que devant la victoire définitive. Ayons le courage de commencer ce que ceux-là n'ont pas eu peur d'achever. Faisons-le parce qu'il le faut faire, sans nous laisser effrayer par la grandeur de la tâche. Les peuples qui pleinement vivent leur vie, n'ont jamais que de grands problèmes à résoudre, que de grandes tâches à conduire l'une après l'autre. Qu'importe le labeur et sa durée. Le temps travaille avec ceux qui ne savent pas se reposer. Et Dieu n'abandonne jamais les peuples qui prient et qui ont décidé de ne pas s'abandonner.

Lionel GROULX, ptre.

POUR LA FAMILLE NOMBREUSE

La famille n'est pas seulement l'involucre de l'individu ; elle est le noyau d'un organisme plus grand. Mieux qu'un principe de vie, les sociologues l'appellent la cellule sociale, expression que l'analogie entre la formation du vivant et la constitution de la société justifie. Dans le langage de l'Ecole, la famille est dite société imparfaite, non pas parce qu'il lui manque les éléments propres à lui fournir l'intégrité concrète, ni parce qu'elle n'est pas encore arrivée dans son ordre spécifique à la perfection convenable, mais parce que, de sa nature, elle est ordonnée à devenir partie constituante d'un organisme social entièrement développé. Voilà pourquoi elle est la cellule sociale. La cellule est dans son ordre un organisme réel qui accomplit ses fonctions vitales mais qui doit se fédérer avec d'autres pour élaborer un vivant autonome. De même, les familles s'agglutinent pour s'assurer le bonheur terrestre élémentaire.

Tant vaut la société civile, tant vaut la famille. Si celle-ci est anémiée ou stérile, celle-là voit son essor ralentir ou poindre sa décrépitude. Or, le foyer sain enfante la vie. Sous ses pierres sacrées surgit la source des races victorieuses et sur ses assises inébranlées se dressent les états durables. L'histoire atteste qu'il en est ainsi. La politique — cet art de promouvoir, par des moyens qu'il sied toujours de choisir, le bien commun qu'il faut parfois défendre — doit donc prendre comme centre de son action les intérêts de la famille. A l'auto-

rité de la protéger contre toute atteinte et de l'aider à cause des services rendus. Le plus grand bienfait de la famille à la société, c'est l'apport numérique. Mais la famille qui produit le plus de travailleurs, celle qui dépasse la limite de la famille moyenne de trois enfants, ressent d'autant plus de gêne qu'elle s'accroît. Notre régime de production, mal affranchi du libéralisme économique, grève le foyer populaire. Sa fécondité a pourtant chargé notre peuple d'un lot de misères qui épouvante déjà toute vertu non héroïque.

L'importance de la famille nombreuse est primordiale. C'est elle qui maintient et augmente le chiffre de la population. Les célibataires et les mariés sans enfants peuvent concourir au bien de l'Etat, mais ils ne lui rendent point le service essentiel, sans lequel une nation périclite puis disparaît. D'autre part « les familles¹ de un enfant ne donnent qu'un remplaçant pour le père et la mère, celles de deux enfants ne remplacent le père et la mère que si les deux enfants vivent jusqu'à atteindre l'âge de leurs parents et fondent comme eux un foyer; celles de trois enfants prévoient la réserve nécessaire pour parer aux décès éventuels et pour assurer deux vies nouvelles; seules les familles de quatre enfants au moins donnent un excédent qui compensera dans une certaine mesure le déficit laissé par les célibataires sans enfants et les familles de un ou de deux enfants. »

Que le nombre soit facteur principal de la prospérité,

¹ Valère Fallon, s. j., *Les allocations familiales en Belgique et en France*, 1926, p. 81.

cette vérité est longuement démontrée par l'économie sociale. Des cas typiques comme ceux de la France et de l'Allemagne dont la richesse, vers 1914, était respectivement évaluée à 310 et à 400 milliards viennent appuyer la démonstration. Jusqu'aux statisticiens qui mettent la justesse de l'axiome en pleine lumière en appréciant d'une manière un peu matérialiste la valeur en espèces de la vie humaine.

Ce foyer généreux, n'allons pas croire d'un optimisme béat à son invulnérabilité en notre pays.² Longtemps assailli, il subit la contamination de la pire forme d'américanisme, l'américanisme moral de la dépopulation. De 1920 à 1923, notre coefficient de naissances a passé de 37.2 à 32.2 pour mille habitants. La courbe descendante s'accélère. En janvier 1927, les naissances ont été de 5,641, ce qui donne comme taux de natalité 25.99 pour mille habitants, tandis que durant le même mois de 1921, il avait été de 37.6 et de 33 en 1925. Que cette dégringolade se poursuive et il nous faudra, comme les économistes français et belges, gémir sur des taux de 20 ou de 19. Expansion française, colonisation catholique, émancipation commerciale, que de rêves auront alors vécu ! L'exode des nôtres et l'immigration allogène pourront modifier la situation majoritaire dans le Québec et changer profondément l'économie de notre vie politique.

* * *

Sans être alarmistes, il importe de bien se rendre

² Cf.: *Annuaire du Canada*, 1925, pp. 160 et sq.; *Annuaire statistique de la province de Québec*.

compte de la gravité actuelle de la situation. Le pessimisme ne saurait entamer, grâce à Dieu, le courage de notre race qui a vu grandir bien d'autres menaces. Un peuple dure tant que sa volonté ne défaille point, c'est-à-dire tant qu'il sait profiter des ressources latentes de la vie collective pour se défendre contre les agents de destruction. La dénatalité a des causes multiples, mais la principale est purement morale. Sachons néanmoins atténuer les méfaits de la cause d'ordre économique. Ici se pose le problème de l'aide à la famille nombreuse. Le R. P. Léon Lebel, s. j., vient d'en faire connaître les données dans une brochure³ qui est une excellente action patriotique.

Cette assistance que l'on nomme allocation familiale, on y a recouru dès l'antiquité.⁴ Sous l'empire romain, Nerva et Trajan avaient imaginé, pour alléger les obligations familiales de leurs sujets pauvres, les institutions alimentaires. On trouve dans l'ancienne France un précédent aux allocations familiales. C'est l'édit de 1666 en faveur des mariages. « Louis XIV ordonna⁵ certaines pensions pour ceux qui auraient dix enfants et de plus fortes pour ceux qui en auraient douze. » Mais les allocations familiales⁶ se sont surtout développées depuis vingt-cinq ans en France et en Belgique. Elles reposent sur ce principe que le salaire rémunère le travail et que

³ *Les allocations familiales*, tract de l'École Sociale populaire, Nos 159-160.

⁴ Gaston Boissier, *La religion romaine de César aux Antonins*, t. II.

⁵ Montesquieu, *Esprit des lois*, livre XXIII, ch. XXVII.

⁶ *La crise de la natalité* (Semaines sociales de France), Lyon 1925, p. 451, cours de M. Et. Martin Saint-Léon.

l'indemnité due au père de famille récompense les services rendus à la société. Le célibataire et le père de famille méritent, à travail égal, égal salaire. Comme le père de famille supporte des charges dont l'autre est libre, il mérite une indemnité proportionnelle à ses obligations. La quotité de la rente peut varier. Elle est payée par la caisse de compensation.

Telle caisse est tantôt régionale, tantôt professionnelle. Les patrons s'unissent pour déterminer la même échelle d'allocation à servir, et pour établir une caisse commune, à laquelle chacun d'eux contribuera, de manière à répartir les charges d'une façon équitable. Le montant à verser par les affiliés se calcule, soit d'après le chiffre d'affaires, soit d'après le nombre des ouvriers, soit d'après le total des salaires de chaque patron.

En France, on comptait, en 1925, 177 caisses, auxquelles étaient affiliés 13,000 employeurs. La moyenne des allocations était de 19 francs par mois pour le premier enfant ; 29 pour le second ; 42 pour le troisième ; 50 pour le quatrième ; 54 pour le cinquième et chacun des suivants. Il y a tendance à élever le tarif général au niveau de celui de l'Etat. En effet, le gouvernement français, dès 1917, a accordé des allocations à tout son personnel civil et militaire. Aujourd'hui 400,000 familles françaises bénéficient de ces allocations dont le montant annuel atteint 1,500,000 francs. L'aide à la famille nombreuse représente, si l'on ajoute les réductions des chemins de fer et les exemptions d'impôts, la somme de deux milliards de francs.

Cette allocation n'est-elle qu'une pure libéralité ? Doit-

on la regarder comme un sursalaire? En d'autres termes, les chefs de famille ont-ils des titres qui fondent un véritable droit? Si oui, l'allocation est-elle due en stricte justice ou en simple équité? Répondre à ces questions, c'est dire la nature de l'allocation. Notons que d'après la statistique fédérale,⁷ la moyenne des salaires des ouvriers et journaliers ne s'élevait, en 1924, qu'à \$959.14 et qu'elle n'a guère varié depuis lors. D'autre part, la *Gazette du travail* évaluait le budget hebdomadaire d'une famille de cinq personnes, en décembre 1926, à \$21.41, soit \$1,113.32 par année. On peut donc conclure que le budget familial dépasse actuellement les revenus de maintes classes de travailleurs, ouvriers, manoeuvres, journaliers, fonctionnaires. En une telle occurrence, trois alternatives s'offrent au père de famille: à cause de la modicité de ses revenus, faire des économies sur les naissances; chargé d'une famille nombreuse, se laisser tenter par l'appas des hauts salaires américains; ou persister à demeurer en sa province natale, et se vouer à la misère. Que gagne l'Etat en l'une ou l'autre de ces décisions? Il y a bien la charité publique, sur laquelle pourrait compter le chargé d'enfants; mais la charité ne devrait intervenir que pour les cas anormaux. Or, la famille nombreuse n'entre pas dans cette catégorie. Qu'ils ont raison les économistes catholiques qui insistent sur la différence entre la famille moyenne et la famille normale! Celle-ci n'a point de limite; c'est la famille dont les conjoints se soumettent dans leur vie aux lois de la physiologie et de la morale.

⁷ Cf.: Annuaire du Canada, 1925, p. 737.

Le père de famille a donc des titres à l'allocation qui lui est due au moins en équité. Elle n'est pas une aumône mais un dédommagement. Elle n'est pas non plus un sursalaire, parce qu'elle est indépendante de la quantité et de la qualité du travail fourni, mais une sorte de rétribution spéciale pour services spéciaux. L'allocation fait heureusement coïncider le salaire familial absolu et le salaire relatif, distinction jadis fort controversée par théologiens et philosophes.

L'établissement des allocations familiales, en France, est attribuable à la bienfaisante influence des Semaines sociales. Ce sont elles qui ont semé les idées d'où a germé et s'est épanouie cette oeuvre d'urgence. Puisse sur le sol laurentien, où la conquête de l'avenir réclame tant d'hommes, se constituer l'organisme destiné à secourir la famille nombreuse dont la générosité garantira notre survivance.

Hermas BASTIEN.

NÉGLIGENCE MYSTÉRIEUSE

Pour manifester sa disposition à respecter l'esprit et la lettre de la Constitution, notre gouvernement fédéral a émis des timbres commémoratifs bilingues à l'occasion du soixantenaire de la Confédération. On a souligné largement ce premier pas accompli vers le bilinguisme postal. Mais a-t-on suffisamment remarqué une négligence, à tout le moins, mystérieuse?

Parmi les timbres émis, l'un rappelle les figures de Macdonald-Laurier, l'autre, celle de Laurier seul, un troisième, celle de Me-Gee; aucun n'évoque le souvenir de Cartier. Pourquoi?

Plusieurs sont étonnés de cette omission. D'autres même, indignés. Tous les vrais patriotes la considèrent, en une telle circonstance, comme une injure à l'adresse de Cartier, pour ne pas l'étendre à tout l'élément canadien-français que Cartier incarnait, sans conteste, quand fut établi le régime fédératif.

Que l'on critique les actes et les gestes politiques de Cartier; qu'on les blâme ou les condamne: c'est explicable.

Mais, à l'occasion d'un jubilé commémorant l'établissement de la Confédération canadienne, que l'on oublie Cartier; que l'on ignore systématiquement sa mémoire; que l'on néglige de le placer officiellement aux côtés de Macdonald, lui Cartier, dont Macdonald avouait lui-même: « Sans Geo. Etienne Cartier, la Confédération eut été impossible: » c'est, semble-t-il, une injure grossière, qui prend les proportions d'une fausseté historique.

Et comment justifier davantage le remplacement de Cartier par Laurier?

Depuis quand Laurier, homme de talents et de valeur, tant que l'on voudra, a-t-il mérité le titre de « Père de la Confédération », et l'honneur de figurer comme tel aux côtés de Macdonald?

Mystère! Mystère!

Quelques-uns, dans l'espoir d'atténuer l'omission, nous rappellent ce fait: « Souvenez-vous que Cartier fut conservateur en politique et que... le gouvernement actuel est libéral! »

Non! nous ne voulons pas soupçonner qu'un motif aussi vil que l'esprit de parti inspira les auteurs de cette conspiration du silence. Nous préférons maintenir notre interrogation: « Pourquoi, pourquoi, cette omission? » Responsables, ayez le courage de vous excuser; au moins, celui de vous expliquer! Personne n'a le droit, à la face même de la nation, de léser les lois élémentaires de la vérité historique!

Faussaires, les protestations des patriotes qui « se souviennent » encore des labeurs de leurs ancêtres vous atteindront!

Albert LÉVESQUE.

LES CANADIENS-FRANÇAIS SONT LEURS MAÎTRES GRÂCE À 1867

C'est le chapeau dont un quotidien de Montréal coiffe une expression d'opinion qu'il a pu obtenir à l'occasion du soixantenaire de la Confédération. Et l'on lit, en effet, sous ce chapeau : « L'oeuvre essentielle de la Confédération, en ce qui nous concerne nous spécialement les Canadiens-français... ça été la création d'une province de Québec autonome, et d'une législature où nous avons la maîtrise de nos affaires les plus importantes et les plus utiles. Cette autonomie, ce « self government »... nous ne les avions jamais possédés. Ni la constitution de 1774, ni celle de 1791, ni celle de 1840, ne nous les auraient conférés. »

Dans une expression d'opinion qui, avant tout, veut être brève, un jugement aussi sommaire est admissible. Il n'eût rien perdu toutefois à s'entourer d'un peu plus de précisions et de nuances. Que l'Acte de 1867 ait *parachevé* l'autonomie du Québec, nul n'en disconvient. Faut-il laisser entendre qu'avant cette date rien n'était commencé? S'il n'y avait eu 1774, 1791, puis 1842 et 1848, y aurait-il eu 1867? L'autonomie du Québec, elle s'ébauche avec l'Acte de Québec; elle fait un nouveau pas avec l'avènement du régime parlementaire; elle en fait un plus considérable avec la conquête du gouvernement responsable. Quel étudiant en histoire ignore, par exemple, que le régime de l'Union des Canadas fut, en fait, sinon en droit, une union fédérative?

Les Canadiens français n'ont nul intérêt à dater de 1867 l'autonomie de leur province et de leur nationalité. Ce qui fait la force de leur droit national et politique, c'est précisément qu'il s'appuie sur une tradition juridique ininterrompue. Le glorieux mérite de nos pères, ce fut précisément d'amener le pouvoir britannique à reconnaître ce droit et à lui imposer de le rétablir quand il avait essayé de le détruire. En obtenant l'Acte de Québec, ils obtenaient que fût abrogée la néfaste Proclamation royale de

1763. En obtenant l'Acte de 1791, ils passaient, théoriquement du moins, du rang de colonie de la couronne à celui d'Etat parlementaire. Jusqu'en 1837 ils ne cessaient de s'acheminer vers le gouvernement responsable. Et qu'eût-il fallu autre chose à Papi-neau, qu'un peu plus de patience et de tactique, pour y mener bientôt sa province? Il y eut, il est vrai, 1841 où le pouvoir britannique abrogea solennellement sa politique du laisser-vivre à notre égard. Mais 1841 était bientôt suivi de 1842. Et que faisait sir Charles Bagot, acculé à une impasse politique par la diplomatie et l'énergie de Lafontaine? Que faisait-il sinon abroger à son tour la politique de Durham, de Sydenham et du gouvernement impérial? Quand il appelle Lafontaine à faire partie d'un ministère qui va inaugurer le gouvernement responsable, Bagot s'adresse au chef canadien — non en tant que personnalité politique ou chef de parti, mais il tient à le dire, et dans une lettre officielle: « as a race ». Toute la négociation est conduite sur cette base. Et c'est l'entente conclue sur cette base qu'acceptent en Angleterre lord Stanley et tout le cabinet britannique. Il y aura encore, si l'on veut, l'interrègne de Metcalfe qui équivaut à une abrogation de la politique de Bagot. Mais viendra Lord Elgin pour reprendre, et sur la même base et aux mêmes conditions et avec la même sanction du cabinet impérial, la politique de 1842.

Voilà les étapes de notre émancipation politique et nationale. L'Acte de 1867 n'a pas « créé » notre autonomie; plus simplement il l'a consommée; il a été le dernier terme d'une évolution qui commence, à vrai dire, en 1764, avec les réformes et les premières concessions de Sir James Murray. Ne perdons jamais de vue cette tradition juridique et politique. Elle nous est d'un trop grand prix devant tant d'Anglo-Canadiens et tant d'Européens de tout plumage qui ne comprennent rien à nos revendications. Combien, parmi ces gens-là, ne veulent voir en nous qu'une nationalité en mal de se faire une situation toute nouvelle et factice, comme si, en réalité, nos luttes avaient d'autre but que d'obtenir le respect d'un droit aussi clair qu'ancien, consacré au cours de cent cinquante ans par le plus haut pouvoir de l'empire britannique.

LA VIE DE LA LIBRAIRIE

TROIS NOUVEAUTÉS EN SEPTEMBRE

Avec le déclin de l'été et son retour aux activités coutumières, notre service d'édition fonctionne vigoureusement. Depuis le début de l'année 1927, nous avons déjà publié cinq volumes d'importance incontestable:

| | |
|--|--------|
| Abbé Lionel Groulx — <i>Dix ans d'Action française</i> | \$0.75 |
| Arthur St-Pierre — <i>Le problème social</i> | 1.00 |
| Georges Landreau — <i>La phonétique française</i> | 1.00 |
| Henry Laureys — <i>La conquête des marchés extérieurs</i> | 1.00 |
| L'Action française — <i>Les Canadiens français et la Confédération</i> | .25 |

Chacun de ces volumes mérite de pénétrer immédiatement dans toutes nos bibliothèques collégiales et paroissiales.

Que nos éducateurs et nos éducatrices ne négligent pas de nourrir notre jeunesse des nouveaux aliments intellectuels fournis par les écrivains de l'heure. Veut-on résolument préparer des citoyens, épris de leur patrie; conscients de leurs responsabilités sociales et nationales; aptes à remplir les fonctions qui les réclament?

Efforçons-nous, par la lecture des auteurs canadiens, de les mettre en contact familial avec la vie de notre petit peuple, son histoire contemporaine, ses problèmes actuels, ses inquiétudes et ses promesses d'avenir.

Si nous voulons convier la jeunesse à servir « jusqu'au bout », son crédo religieux et national, attachons-nous d'abord à le lui faire connaître intégralement; à le lui rendre estimable et captivant; à lui en révéler toute la sève vigoureuse et rédemptrice.

Comment obtenir ce résultat, si dans nos bibliothèques scolaires le livre canadien étouffe sous la poussière? si dans nos maisons d'éducation, les portes se ferment quand frappe l'auteur ou l'éditeur canadien?

« UN CADEAU DE BIENVENUE » AUX ÉTUDIANTS

Pourquoi, à l'occasion de l'ouverture des classes, nos éducateurs et éducatrices ne tenteraient-ils pas de captiver la sympathie de leurs élèves en leur offrant cette année pour « cadeau de bienvenue », un petit volume? En voici un tout frais et que les jeunes esprits vont dévorer comme une friandise: « Les Canadiens fran-

çais et la Confédération « Une étude complète, enlevante et « soutenante » sur les problèmes vitaux de notre peuple depuis 60 ans. 150 pages de recherches compilées par des esprits qui s'efforcent de penser pour ceux qui ne pensent pas. Cette synthèse historique se vend franco :

\$0.25 l'exemplaire — \$2.40 la douzaine — \$15.00 le cent.

Allons, propagandistes, apôtres des idées salutaires, à l'oeuvre généreusement, pour rétablir un peu d'ordre, jeter quelques rayons de lumière dans l'orientation de notre jeunesse!

Offrons à tous nos écoliers ce « cadeau de bienvenue » !

« HISTOIRES CANADIENNES POUR CATÉCHISMES »

Un éducateur averti a bien voulu nous fournir les réflexions suivantes pour mieux faire saisir l'utilité du volume que notre imprimeur nous remettra sous peu, revêtu de sa toilette habituelle, faite de simplicité et de distinction bien canadienne-française.

« Histoires canadiennes pour catéchismes », par un Frère Mariste, est un recueil d'histoires édifiantes, puisées exclusivement dans le répertoire canadien. C'est la suite de « Notre légende dorée », dont trois séries sont déjà parues. Dans son nouveau recueil de 256 pages, l'auteur a réuni les exemples qui émaillent la bonté et la puissance de Saint-Joseph, et de Sainte-Anne; la vertu de la Charité et des Sacrements. »

« Laissons la plume à plus compétent que nous. »

« Fénelon dans son magnifique traité de l'Education des Filles remarque qu'il faut ignorer profondément l'essentiel de la religion pour ne pas voir qu'elle est toute historique. C'est par un tissu de faits merveilleux, écrit-il, que nous trouvons son établissement, sa perpétuité, et tout ce qui doit nous la faire pratiquer et croire. Les histoires, dit-il encore, semblent allonger l'instruction mais elles l'abrègent beaucoup et lui ôtent la sécheresse des catéchismes où les mystères sont détachés des faits. »

« L'abbé Fleury, contemporain du grand archevêque de Cambrai et son collaborateur dans l'éducation des enfants de France partage les mêmes idées à cet égard; il conseille aux catéchistes de son siècle de revenir pour l'enseignement religieux à la vieille méthode historique, où l'on se servait principalement de la narration et de la simple déduction des faits pour fonder les dogmes et les préceptes de morale. Il estimait que cette manière était non seu-

lement, la plus sûre et la plus proportionnée à toutes sortes d'esprits, mais encore la plus facile et la plus agréable.»

« L'art de bien faire le catéchisme n'est pas un don qui s'acquiert sans peine. Il requiert plus d'un élément. Le maître intéressant ne méconnaît pas un des traits les plus remarquables de la psychologie de l'enfant dont l'intelligence, rebelle aux abstractions, montre au contraire une merveilleuse aptitude à saisir les faits; il recourt à plus d'une industrie, mais surtout il ne tarit pas en histoires, en beaux exemples, en riches comparaisons. Aux sources universelles: l'histoire sainte, l'histoire de l'Eglise, la vie des saints, l'éducateur averti a grand soin d'ajouter le précieux trésor de foi, de piété et de sacrifice de nos ancêtres. Le catéchiste patriote aime à puiser chez ceux qui ont vécu sur notre sol leur rude vie de chrétien, les leçons qui font de nos chers enfants les cœurs nobles et braves, gloire de notre Canada français. »

« Au mépris de certaines difficultés l'*Action française* a publié depuis 1923 trois séries d'un catéchisme en exemples exclusivement canadiens. Les Histoires canadiennes complètent la compilation. C'est un compendium, qu'apprécieront les catéchistes qui comprennent l'oeuvre complexe de la formation des âmes. »

« AUX FEUX DE LA RAMPE »

Voici des feux dont la flamme est agréable. Marie-Claire Daveluy possède aujourd'hui une réputation qu'elle tient à ne pas démentir. Ceux qui ont lu son *Perrine et Charlot*, son *Filleul du roi Grolo* n'ont pas regretté leurs soirées. Les lecteurs de *Aux feux de la rampe* tiendront à savourer ces nouvelles pages « au coin du feu », entre la caresse des deux flammes.

Ce volume de trois cents pages près, contient onze pièces de théâtre en un acte: *Le Cours improvisé*. — *La petite Pensionnaire des Ursulines*. — *La Preuve par l'histoire*. — *Thérèse donne et reçoit!* — *Cheveux longs et esprit court*. — *Le Cadeau*. — *Coeur d'enfant*. — *Le petit Cancre*. — *Attisez le feu!* — *La Répétition*. — « *L'Ange des prisonniers politiques* ».

C'est un recueil de comédies, saynètes et levers de rideau, qui peut rendre d'excellents services là où l'on fait un peu de place au théâtre canadien. Les mises en scène, peu compliquées, permettent de monter facilement ces pièces dans les pensionnats, les collèges, les cercles dramatiques, les patronages, et même dans nos salons.

Huit de ces courtes productions sont tissées sur un fond historique. Elles livrent le secret de l'auteur: rendre familières, agréables, attachantes, d'émouvantes figures de notre histoire; imprégner si possible, de grâce spirituelle, tendre ou héroïque, les récits désuets, souvent arides, de nos érudits qui se préoccupent avant tout de les marquer au coin de l'authenticité et de l'exactitude.

A feuilleter un instant le volume, la vue de certains noms secouent comme les vibrants appels du clairon: Closse, Dollard, Iberville! D'autres, au contraire, émeuvent à la façon d'une ballade harmonieuse, évocatrice des dames d'un passé, ou lointain ou proche: Marie Rollet, Jeanne Mance, Marguerite Bourgeoys, Jeanne Le Ber, Louise de Gannes de Falaise, Blanche d'Haberville, Madame Gamelin.

Le temps n'est-il pas venu de mettre à l'honneur, sur nos scènes, ces fières ou douces silhouettes de chez nous? N'est-il pas opportun de les faire revivre là où elles sont devenues par trop étrangères? Nous avons fait — et faisons encore, — ce qui est excellent et nécessaire, — la part très belle aux productions étrangères. Petit à petit, glissons avec art et soin, à leurs côtés, les oeuvres du terroir. D'être joués, puis ensuite critiqués avec mesure, aidera nos dramaturges, stimulera leur bonne volonté. Ce sera préparer la venue des véritables dramaturges. Ce sera hâter l'éclosion d'oeuvres qui affineront nos esprits et notre sensibilité. Elles toucheront du doigt, pour les guérir et en entraver le mal, certaines plaies de notre société canadienne.

Lisez les dialogues sans prétention, alertes, émus, contenus dans *Aux feux de la rampe*. Puis, ne craignez pas d'en répandre la lecture. L'auteur a désiré faire oeuvre utile de patriote; aussi d'écrivain soucieux d'envelopper d'une forme châtiée, sa contribution nouvelle aux lettres canadiennes.

Aux feux de la rampe se vendra 75 sous l'exemplaire. L'ouvrage est édité par nous avec un soin tout particulier. Sa toilette typographique fera plaisir aux yeux, même les plus exigeants. Qu'on se le dise.

« L'UN DES VÔTRES... »

Et des trois... c'est le dernier, dans l'ordre chronologique, il va sans dire. Car *L'un des vôtres* n'est pas dû à la plume du

dernier de nos écrivains. Le R. P. Rodrigue Villeneuve est un habitué dans l'art d'exprimer richement une riche pensée. Ceux qui possèdent le secret de déchirer le voile de son (ou ses) pseudonyme seront faciles à convaincre.

Cette fois, le R. Père Villeneuve aborde un genre presque nouveau chez nous: la biographie, instrument d'apostolat.

Il s'agit de raconter la vie, courte mais si généreuse, du Frère Paul-Emile Lavallée, o. m. i. Laissons parler l'auteur lui-même dans sa préface.

« Dans la vocation et la fin subite du jeune religieux, on découvre des traits admirables. En relisant tant de pages intimes où il s'est révélé, nous avons décidé de les offrir à la jeunesse de notre pays, toute vivante encore, grâce à Dieu, de foi et de patriotisme. Ces pages exciteront, jugeons-nous, d'autres âmes généreuses dans leur ascension vers l'idéal; elles stimuleront de nouvelles ferveurs sur les pentes escarpées de la vertu. C'est ainsi que nous ferons mûrir un apostolat tranché dans sa tige, mais que nous avons vu grandir et se charger de toute sa semence, comme l'épi hâtif qui monte sous un chaud soleil.

« Il n'est point question de *canoniser* d'emblée le jeune religieux dont la figure sera esquissée dans ces pages. Il eut ses imperfections, elles ne seront point voilées. Mais il tenait des saints. Il en avait l'étoffe. Taillé à même une très riche nature, la grâce achevait de l'embellir. Porteur d'idéal, passionné des sommets, il fait saillie sur le commun par son aimable vertu, le charme de son commerce, sa haine de la médiocrité. Ses défauts eux-mêmes auront trahi l'effort qu'il dépensa pour gravir les hauteurs. Et cet effort le place très légitimement au rang des modèles de notre jeunesse, celle des collèges, des séminaires et des maisons religieuses surtout. »

« *L'un des vôtres* », du R. P. Villeneuve, compte plus de 300 pages palpitantes d'intérêts et de souffle apostolique. Il est orné d'une vingtaine de photographies.

Le prix du volume ne sera que 50 sous l'exemplaire, \$4.80 la douzaine, et \$33.00 le cent. Comme on le voit, il s'agit d'un prix populaire.

Avis aux jeunes propagandistes, et aux éducateurs, puisque le volume les intéresse tout spécialement.

Albert LÉVESQUE.